SPÉCIAL 2016 LE GUIDE DES FILMS À VENIR

POPCORN

HS N° 20 | 5€90

LE DOSSIER ULTIME

STAR WARS
LE RÉVEIL DE LA FORCE

EXCLUSIF

WARCRAFT
Sur le tournage du film événement



MARK HAMILL
On a retrouvé Luke Skywalker

DOSSIER LA SÉLECTION DVD/BLU-RAY DE NOËL

LES HUIT SALOPARDS • LE GARÇON ET LA BÊTE
THE MAN IN THE HIGH CASTLE • MICHAEL BAY

POPCORN N° 20 • HORS-SÉRIE • 5,90 € • DOM : 6,50 €
BEL : 6,50 € - GR/PORT. CONT. : 6,50 € • N. CAL/S : 900 XPF - POL/S : 1000 XPF

L 11914 - 20 H - F: 5,90 € - RD



"UNE INTENSITÉ EFFRAYANTE !"
L'ÉCRAN FANTASTIQUE

"DÉLICIEUSEMENT SADIQUE !"
LE JDD

ON NE PEUT PAS ARRÊTER LE MAL

SINISTER



PAR LES PRODUCTEURS DE
INSIDIOUS ET *AMERICAN NIGHTMARE*





LE 19 DÉCEMBRE EN DVD, BLU-RAY, INTÉGRALES ET VOD



Syfy

ALLOCINE



ÉDITO

Selon Steven Spielberg, *Star Wars VII* pourrait être « le plus grand film de tous les temps ». Rien que ça. Le chanceux l'a déjà vu trois fois (!), et alors que l'attente touche à sa fin pour vous, nous, le commun des mortels, *Popcorn* rejoue la scène de « *Han shot first* » et dégaine un dossier ultime : pourquoi *Le Réveil de la Force* est en fait le remake d'*Un nouvel espoir*, les coulisses inédites de la saga et l'interview exclusive de Mark Hamill (on l'a retrouvé !). Si aucun blockbuster ou superhéros n'a osé se mesurer à l'Empire, pas d'inquiétude, ils vous donnent en revanche tous rendez-vous en 2016, pour une année exceptionnelle et « monstrueuse ». Oui, nous étions sur le tournage de *Warcraft : Le Commencement*. Que la Force (ou les Orcs) soit avec vous ! _LA RÉDACTION

Retrouvez-nous sur :
www.facebook.com/magazinepopcorn
www.popcorn-magazine.com

POPCORN est édité par SAS 2B2M, 5 passage du Chantier, 75012 Paris, www.2b2m.fr ● DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Benoît Maurer ● RÉDACTEURS EN CHEF : Benoît Maurer, Vincent Julé ● RÉDACTRICES GRAPHISTES : Julie Dong, Christine Zhang ● SECRÉTAIRES DE RÉDACTION : Jessica Binois, Caroline Kotcheff, Claire Mounier, Élisabeth Violleau, Alexandra Voeung ● ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO : Hendy Bicaise, Kamel Bouknadel, Marie Gué, Virgile Iscan, Vincent Julé, Olivier Lehmann, Steve Naumann, Julien Sévéon, Damien Virgitti, Famous, Fastimage ● COUVERTURE : © & TM Lucasfilm ● Chargée de fabrication: Caroline Zhang (fabrication@2b2m.fr) ● IMPRESSION : Léonce Deprez. Imprimé en France. *Print in France*. ● DISTRIBUTION : MLP ● SERVICE DES VENTES : Magali Parra, magali@2b2m.fr (mail réservé aux diffuseurs et dépositaires de presse) ● Dépôt légal à parution ● ISSN : 2268-5138 ● COMMISSION PARITAIRE : 0918 K 91967

LES HUIT SALOPARDS 064

SOMMAIRE

PREVIEWS

DIVERGENTE 3 : AU-DELÀ DU MUR 06
La franchise fait-elle sa révolution ?

THE WITCH 08
Sorcière, es-tu là ?

ALICE DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR 10
Alice doit-elle vraiment retourner au pays des merveilles ?

PARIS INTERNATIONAL FANTASTIC FILM FESTIVAL 12
Paris est une fête

ACTUS

DOMINIC COOPER 17

L'INVITÉ 20
Michael Bay est de retour

FAST REWIND 22
Chaque mois, *Popcorn* passe au scalpel une bande-annonce

FAST FORWARD 23
Le futur du cinéma et de la télé, c'est maintenant

MANTIS 24
Le personnage du mois

10 CHOSES À SAVOIR SUR 26
Comment regarder *Star Wars*

MAGAZINE

STAR WARS 28
Le Réveil de la Force

MARK HAMILL 34
À la recherche de Luke Skywalker

PETER SUSCHITZKY 38
Les dessous de l'Empire

DU PAPIER À L'ÉCRAN 40
Dessine-moi *Star Wars*

WARCRAFT : LE COMMENCEMENT 44
Sur le tournage du film événement

PREVIEWS 2016 52
Superhéros, space opéra & blockbusters

JOHN BOORMAN 60
Rencontre avec le roi John

LES HUIT SALOPARDS 64
Tarantino, le dernier samaritain

OH ! LES SALOPARDS ! 68
Top 5 des films de salopards, un authentique sous-genre

NOTRE SÉLECTION DVD 70
Pour un Noël pop !

THE VISIT : UNE RENCONTRE EXTRATERRESTRE 76
Premier contact

LE GARÇON ET LA BÊTE 78
Le monstre en chacun de nous

THE MAN IN THE HIGH CASTLE 82
Sacred Reich

GEORGE A. ROMERO 86
Zombies forever

CHRONIQUES 90
DVD/Blu-ray, séries, court-métrage… voici notre sélection du mois



STAR WARS 028

DIVERGENTE 3 : AU-DELÀ DU MUR

La franchise fait-elle sa révolution ?

Dans ce troisième opus de la franchise *Divergente*, le suspense est relancé par la découverte d'un terrain de jeu inexploré : ce qui se trouve au-delà du mur entourant Chicago. L'adaptation du dernier tome de la trilogie de Veronica Roth se fera, comme *Twilight* et *Hunger Games,* en deux films, le second sortant en 2017. Le réalisateur de *Divergente 2*, Robert Schwentke, qui avait succédé à Neil Burger, reste aux commandes. Confrontés au monde extérieur, Tris (Shailene Woodley) et Four (Theo James) doivent tout remettre en question lorsqu'ils découvrent que leur ville est l'objet d'une expérience qui risque de mener le monde à sa perte. Après la mort de Jeanine, la superméchante des deux premiers épisodes, ils doivent faire face à une nouvelle entité mystérieuse : le Bureau du bien-être génétique. Ami ou ennemi ? Sauver l'humanité semble être le lot commun de Tris – et plutôt quatre fois qu'une –, laquelle est, comme Katniss, « *the only one* », dixit David (Jeff Daniels) responsable de ce fameux Bureau. L'échappée tant attendue de Chicago devrait permettre plus d'originalité dans les lieux de l'action et redonner un certain souffle à la lutte de nos héros, confinés dans les mêmes décors depuis le début de la franchise. Ainsi découvre-t-on des bâtiments inédits aux formes futuristes, et plus ou moins en apesanteur. Quant à la question qui taraude les puristes, celle de la fidélité au livre ? « On a dû condenser l'histoire… mais je pense que cela reste fidèle à l'effet produit », indique Theo James. Nous voici rassurés. **MARIE GUÉ**

EN SALLE LE 9 MARS 2016







THE WITCH

Sorcière, es-tu là ?

Présenté au Festival du film de Sundance et au Festival international du film de Toronto, *The Witch* a connu un franc succès critique. Dans la Nouvelle-Angleterre du XVIIe siècle, une famille de croyants dévoués s'installe près d'une forêt que l'on dit hantée après un conflit avec la communauté religieuse. La disparition mystérieuse d'un des enfants sème rapidement les graines de la discorde et du soupçon dans le cercle familial. Très vite, une question sème le doute : l'origine de ce tragique événement est-elle naturelle ou surnaturelle ? Le jeune Robert Eggers, scénariste et réalisateur du long-métrage, s'est confié au site TwitchFilm : « Je voulais faire un film d'horreur explorant les mythes de la Nouvelle-Angleterre, comme un cauchemar venu tout droit du passé. À cette époque, les contes de fées et le réel étaient perçus comme une même réalité. » Une tentative qu'il avait déjà réalisée dans son court-métrage, *Hansel & Gretel*. Le réalisateur ajoute que *The Witch* est une réflexion sur la figure de la sorcière en tant que « symbole des peurs et des fantasmes masculins sur les femmes ». Dans le rôle de Thomasin, accusée par ses parents d'être possédée, Anya Taylor Joy est la révélation du film grâce à une interprétation qui tient du tour de force. Elle évoque son personnage : « Voir son corps changer est vraiment effrayant pour elle, et c'est encore plus effrayant quand elle voit comment sa famille réagit à cela. Ils ont peur de la voir devenir une femme. » La forêt étouffante et peuplée de mystères devient donc le lieu d'une interrogation sur l'hypocrisie familiale, le refoulement de la sexualité et la manière dont la peur déchaîne la violence. En espérant qu'un distributeur français se penchera sur le film. **MARIE GUÉ**

EN SALLE LE 26 FÉVRIER 2016 (ÉTATS-UNIS)





ALICE DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Alice doit-elle vraiment retourner au pays des merveilles ?

Presque six ans après *Alice au pays des merveilles*, on ne s'attendait pas à devoir replonger dans l'univers de Lewis Carroll. Les acteurs non plus d'ailleurs, comme le confie Mia Wasikowska, à nouveau confirmée dans le rôle d'Alice : « Je ne m'y attendais pas vraiment. Pendant longtemps, il n'a pas été question qu'il y ait une suite. » Et comme on ne change pas une équipe qui gagne, Johnny Depp interprète le Chapelier fou, Anne Hathaway est la Reine blanche, et Helena Bonham Carter la Reine rouge. Mais il y a aussi des petits nouveaux ! L'intrigue se construit en effet autour du personnage du Temps (Sacha Baron Cohen) et du père du Chapelier fou, Zanik Hightopp (Rhys Ifans) : pour sauver le Chapelier, Alice doit remonter le temps et se confronter à ces deux personnages dans un univers toujours plus sophistiqué et coloré. Alors, quelles sont les différences avec le premier film ? « Il va y avoir du neuf. Je pense qu'il y aura un peu plus d'émotions dans celui-là, et plus de décors aussi car le premier a été tourné surtout sur fonds verts », indique Mia Wasikowska. Voilà qui permettra peut-être d'éviter le trop-plein d'images numériques peu convaincantes du film de Tim Burton. La fonction de réalisateur a été cédée à James Bobin (*Les Muppets, le retour*), et Linda Woolverton (*Maléfique*) en est la scénariste. Burton, lui, se contente de produire. **MARIE GUÉ**

EN SALLE LE 1ER JUIN 2016



PREVIEW

Paris est une fête

PARIS INTERNATIONAL **FANTASTIC FILM** FESTIVAL

Pour ses 5 ans, le PIFFF a changé de lieu mais a affirmé son identité de festival, son amour du genre et de la marge, avec une programmation en écho avec l'actualité. TEXTE VINCENT JULÉ

Malgré les attentats tragiques du 13 novembre, le Paris International Fantastic Film Festival (PIFFF) a décidé de maintenir sa 5e édition qui avait lieu quelques jours plus tard, du 17 au 22 novembre. Une décision courageuse et humaine, qui a trouvé une résonance inattendue dans la programmation. En effet, le directeur artistique du festival, Fausto Fasulo, s'est rendu compte que beaucoup de films proposés évoquaient la jeunesse d'aujourd'hui, frappée en plein cœur, et en perte de repères : *Some Kind of Hate* et son adolescente souffrante et vengeresse, *Der Nachtmahr* et sa fêtarde qui perd pied, *Bridgend* et sa malédiction du suicide chez les 13-17 ans, *The Virgin Psychics* et sa team de superpuceaux et pucelles, sans oublier *Don't Grow Up* et son titre hautement symbolique. Ce dernier a d'ailleurs remporté le Grand prix du public. Les autres temps forts du festival étaient la Nuit japanimation (avec l'avant-première du *Garçon et la Bête* de Mamoru Hosoda), les Séances cultes (*The Thing, Incidents de parcours, Darkman, L'Enfant miroir*) et la projection du documentaire *Le Complexe de Frankenstein*, d'Alexandre Poncet et Gilles Penso, qui fait suite à *Ray Harryhausen : Le Titan des effets spéciaux,* des mêmes auteurs, et plonge le spectateur dans l'antre des créateurs des plus célèbres monstres du 7e art.

« Coincé » entre L'Étrange Festival, qui a lieu au début du mois de septembre, et le Festival international du film fantastique de Gérardmer, fin janvier, le jeune PIFFF affirme de plus en plus sa propre identité, plus intimiste, plus cohérente, auquel le mythique Grand Rex offrait, pour la première fois cette année, un cadre idéal.

Remerciements à Blanche Aurore Duault, Nathalie lund et à toute l'équipe du festival.





SCREAM GIRL

Et si le jeune Danny de *Last Action Hero* avait eu un billet magique non pas pour un film de Schwarzy, mais pour un slasher des années 1980 ? C'est le point de départ de *Scream Girl*, réalisé par Todd Strauss-Schulson, dans lequel une jeune fille crève littéralement l'écran pour fuir un incendie et se retrouve propulsée dans *Camp Bloodbath*, le film d'horreur qui a fait la renommée de sa mère récemment décédée. Sur la même veine méta que *Scream*, cette parodie s'amuse donc avec les clichés du genre, mais, surtout, fait subir physiquement le film à ses personnages. Ils sont coincés dans une boucle temporelle d'une heure et demie, passent au noir et blanc lors des flash-back et doivent éviter les titres à l'écran. *Scream Girl* est ainsi toujours à deux coups de machette de tomber dans le pur exercice de style, mais trouve son salut dans une relation mère-fille étonnement belle et émouvante. Séparées dans la vie, mais réunies dans la fiction. Présenté en ouverture du festival, *Scream Girl* est maintenant disponible en VOD.







DON'T GROW UP

Un beau matin, une bande de délinquants juvéniles découvre que leurs surveillants ont mystérieusement disparu et en profite pour foutre le bordel dans leur centre de redressement. Mais ils se rendent en fait vite compte que cette drôle de situation cache une autre réalité, bien plus dangereuse : les adultes sont contaminés par un virus et attaquent tous ceux âgés de moins de 18 ans ! Avec un tel pitch, le réalisateur français Thierry Poiraud (*Atomik Circus*, *Goal of the Dead*) aurait pu commettre un énième film de zombies. Mais il préfère finalement déjouer les attentes et prendre des risques, et c'est tant mieux. Il est ainsi autant question de survie que d'errance dans cette teen apocalypse, et les coups de flippe et de flingues laissent bientôt place au portrait touchant d'une génération sacrifiée. Grandir, c'est donc mourir ? *Don't Grow Up* devrait sortir en salle au printemps 2016.





GREEN ROOM

Après s'être réapproprié le *vigilante* dans *Blue Ruin*, l'Américain Jeremy Saulnier propose avec *Green Room* un nouveau code couleur et une nouvelle variation sur le genre du survival. Groupe de punks fauchés, les Ain't Right acceptent de jouer dans une salle, ou plutôt un bunker, tenue par des suprémacistes blancs. Malheureusement, ils assistent à un meurtre, et les skinheads ne sont pas du genre à laisser des témoins derrière eux. Aussi brut de décoffrage et jusqu'au-boutiste soit-il, *Green Room* ne fétichise jamais son ultraviolence, grâce à un ancrage social et humain. Les coups de cutters meurtrissent la chair, les fusils à pompe laissent des plaies ouvertes et les héros meurent comme des merdes hors-champ. En leader faussement diplomate et atrocement méthodique, Patrick Stewart trouve l'un de ses meilleurs rôles, à des années-lumière d'un capitaine Picard ou d'un professeur X. *Green Room* sortira en 2016.





EVOLUTION



Nicolas, 11 ans, vit avec sa mère dans un village isolé au bord de l'océan, habité uniquement de femmes et de garçons de son âge. Chaque jour, il reçoit un mystérieux traitement à l'hôpital, et la nuit, il assiste à l'étrange rituel des femmes sur la plage. Bercé par le mouvement des vagues et la beauté des images, le spectateur abandonne très vite l'idée de définir la nature exacte de cette évolution pour mieux se laisser porter au gré du mystère et de sa propre imagination. Alors qu'il croit être en pleine modernisation du mythe de la sirène, il se trouve quelques scènes plus tard plongé dans un cauchemar à la David Cronenberg période *Chromosome 3*. À la fois expérience sensorielle et réflexion sur la figure de la mère/mer, ce deuxième long-métrage de Lucile Hadzihalilovic (*Innocence*) confirme la naissance d'un univers rare et précieux au sein du cinéma français. *Evolution* sera en salle le 16 mars 2016.







DOMINIC COOPER

Figure ultraconnue du fandom, il devrait enfin connaître la consécration en 2016.

Déjà une cinquantaine de rôles à son compteur et pourtant, rien à faire : Dominic Cooper demeure inconnu du grand public. Habitué à ses débuts à porter des costumes d'époque (du XVIIIe siècle pour *The Duchess*, des années 1960 pour *Une éducation* ou encore des années 1980 pour *History Boys*), c'est également dans un costume trois-pièces des années 1940 que l'acteur britannique de 37 ans a fait une entrée remarquée dans l'univers Marvel. En effet, en 2011, il a incarné Howard Stark, père de Tony, dans *Captain America: First Avenger* (il a d'ailleurs repris ce personnage un peu plus tard dans la série *Agent Carter*). Depuis, Dominic Cooper enchaîne les rôles dans des œuvres pop puisqu'il s'est transformé en mentor dans *Abraham Lincoln : Chasseur de vampires,* et en vilain dans *Need for Speed*, transposition à l'écran du jeu de course édité par Electronic Arts, et *Dracula Untold*. Il s'est même glissé dans la peau



L'acteur a tendance à relier les différents personnages qu'il incarne au réel et à la société.



du créateur de James Bond, dans la minisérie de quatre épisodes intitulée *Fleming*. Aujourd'hui, Cooper hérite d'une place sur le trône dans *Warcraft* (en salle le 25 mai 2016), où il y interprète le roi Llane Wrynn. « Dans *Need for Speed*, on pouvait me considérer comme un jeune homme, confie l'acteur. Mais dans *Warcraft*, je joue un roi, un homme de pouvoir qui doit prendre des décisions importantes, ayant des conséquences. Je pense qu'il s'agit pour moi d'un rôle de transition, plus mature. » Avec ce personnage de roi diplomate qui rejoint l'Alliance humaine pour lutter face aux Orcs, Dominic Cooper expérimente quelque chose de tout à fait nouveau dans sa carrière : « C'est le genre de personnage que je n'ai jamais incarné, raconte-t-il. Il est très héroïque, ne possède pas de côté sombre et tente de prendre les meilleures décisions pour les gens qu'il gouverne. Il n'hésite pas non plus à faire de nombreux sacrifices personnels, tout en étant confronté à des questions dont il ignore les réponses. D'une certaine façon, j'aime cet aspect complexe de ce personnage. » Et malgré l'engagement physique que le rôle impose, l'acteur ne cache pas son enthousiasme : « Je me suis beaucoup entraîné au combat à l'épée, mais aussi à l'équitation, précise-t-il. Heureusement, l'équipe était vraiment géniale et nous a beaucoup aidés. Par exemple, le fait de porter une armure et de se battre ou même simplement de se déplacer demande beaucoup d'efforts physiques. Mais il faut également avoir confiance dans les gens qui vous entourent et vous guident. »

Un acteur plutôt éclectique

Dominic Cooper semble avoir les pieds sur terre. Peut-être est-ce un trait de personnalité lié à la mort de sa sœur qui a entraîné le divorce de ses parents lorsqu'il avait 5 ans ? En tout cas, l'acteur a tendance à relier les différents personnages qu'il incarne à la réalité et à la société. Ainsi, à propos de *Warcraft*, il déclare : « Bien sûr, c'est un jeu vidéo qui se déroule dans un univers fantastique, mais je pense qu'il y a tout de même beaucoup de parallèles à faire avec le monde réel. On se demande à qui appartient la Terre, qui sont exactement les agresseurs et les individus chargés de maintenir la paix. Mon personnage pense, par exemple, qu'il doit préserver la paix et favoriser coûte que coûte la diplomatie. Et pourtant, il se retrouve face à un dilemme. Il y a tellement de conceptions du bien et du mal, de ce qui est juste ou non… C'est ce que je trouve excitant dans ce rôle. » Même s'il a participé à deux adaptations cinématographiques de jeux vidéo, l'acteur est pourtant peu adepte de ce produit culturel. Et si son expérience sur *Warcraft* est autant positive, c'est en premier lieu grâce au réalisateur du film, Duncan Jones, avec lequel il semble s'être parfaitement entendu : « Duncan a la capacité de toujours savoir très précisément où il en est et ne met pas trop de pression sur les acteurs pour qu'ils déclament leur texte à la ligne près. Il sait se montrer diplomate et ouvert aux changements. » Non content d'occuper les écrans de cinéma en 2016, avec *Warcraft,* mais aussi avec la comédie dramatique *Miss You Already* et le film d'action *Stratton*, Dominic Cooper va également investir la télévision grâce à *Preacher*, une série adaptée du comics éponyme de Garth Ennis et très attendue. Une manière de passer à l'ennemi puisque c'est le rival de Marvel, DC Comics, qui édite cette histoire bourrée d'humour noir contant les aventures d'un jeune pasteur à la recherche de Dieu et possédé par un démon… Un signe que l'acteur britannique est en train de se forger une carrière véritablement popcorn… De quoi ravir tous ses fans. **OLIVIER LEHMANN**

VOS FILMS ET SÉRIES PRÉFÉRÉS MAINTENANT EN COFFRETS BLU-RAY ET DVD !



IL N'EST JAMAIS TROP TÔT...

POUR FAIRE PLAISIR !











Direct Matin



L'invité du mois

Michael Bay est bientôt de retour avec *13 Hours* (en salle début 2016), un « petit » film de guerre. Mais avec le roi du blockbuster, les guillemets restent de rigueur.

INTERVIEW HENDY BICAISE

“Le système hollywoodien irrite pas mal de réalisateurs et de producteurs actuellement.”

Peut-on dire qu'il existe un style « Michael Bay » ?
Michael Bay : Je ne sais pas, je ne pense pas à vrai dire. *13 Hours* en est un parfait exemple. Il est très différent de ce que j'ai pu faire auparavant. C'est un film plus réaliste et plus viscéral. Il a d'ailleurs été tourné avec une équipe réduite et étrangère. Ce n'est pas du cinéma hollywoodien typique : il ne fait pas dans la démesure, il n'est pas « à l'américaine », comme on dit. Mes films sont parfois réduits à ce cliché, mais ça n'arrivera pas avec celui-ci.

Dans ce cas, comment qualifieriez-vous *13 Hours* ?
Ce n'est pas un film de guerre, mais plutôt un thriller qui se déroule en temps de guerre. D'après une histoire vraie par ailleurs. Deux jours avant leur retour aux États-Unis, six soldats rendossent l'uniforme pour se rendre à Benghazi en Lybie, à la suite d'une attaque terroriste. *13 Hours* parle d'héroïsme bien sûr, mais c'est avant tout le récit d'un sauvetage. Si vous voulez mon avis, le film plaira aux Français… à ceux qui n'aiment pas trop « l'héroïsme à l'américaine » (rires) !

Ces dernières années, vous enchaînez un *Transformers* avec des films à la réalisation plus modestes (*No Pain No Gain* et *13 Hours*). Pourquoi ?
Je suis chanceux, de ce point de vue. Le système hollywoodien irrite beaucoup de réalisateurs et de producteurs actuellement. Les studios ne veulent plus faire que des films de franchise et se désintéressent des films « du milieu ». Plus exactement, ils veulent produire soit des petits films à moindres frais, soit des méga blockbusters. Pour preuve, j'ai dû batailler et même supplier Paramount de m'accorder une rallonge de 10 millions de dollars pour pouvoir réaliser *13 Hours*. Ironiquement, c'était le jour où ils donnaient mon nom à une rue du studio pour me remercier de leur avoir fait gagner autant d'argent depuis vingt ans ! C'est drôle quand on y pense. Et finalement, j'ai bien eu le budget (rires)…

Mais les films à gros budget, eux, sont-ils difficiles à produire aujourd'hui ?
Oui ! Si le tournage est pris à la légère, si une scène fait débat, tout peut devenir très complexe. J'ai ma propre vision des choses – celle d'un réalisateur qui plus est –, mais je ne peux pas pour autant être présent sur le tournage de toutes mes productions. Il m'est donc déjà arrivé de hausser le ton contre mes partenaires (certainement Bradley Fuller et Andrew Form, de Platinum Dunes, ndlr), et je peux vous dire que ça résonnait dans ma salle de bains (rires) ! Ils m'appelaient car ils voulaient couper la séquence d'ouverture d'un de nos



films, ce à quoi j'ai répondu : « Mais c'est le début de ce pu…. de film ! Vous avez déjà vu les miens ? Ça commence toujours fort, non ? »

Et les remakes, les reboots ? Vous en avez presque fait une de vos spécialités en tant que producteur (*Vendredi 13, Freddy, Massacre à la tronçonneuse*), mais sans jamais passer derrière la caméra…
Je n'en ai pas envie. Pour moi, un film implique de créer un monde de toutes pièces. J'aime trop cela pour m'en passer, pour devoir reprendre celui d'un nôtre et reconstruire par-dessus.

Les suites, en revanche, vous n'avez rien contre.

***Transformers 5* pourrait d'ailleurs donner naissance à un univers étendu, n'est-ce pas ?**
C'est bien possible… Une dizaine de scénaristes se sont réunis cet été, pendant deux mois, pour réfléchir à la suite de la franchise *Transformers*. L'idée était de créer une sorte de bible, un univers, un peu comme chez Marvel. Ils ont eu plein d'excellentes idées. L'étape suivante, c'est de se retrouver avec Steven Spielberg (producteur de la saga, ndlr) pour en discuter et voir ce qui peut être fait.

Propos recueillis au 41e Festival du cinéma américain de Deauville. Remerciements au Public Système.

FAST REWIND

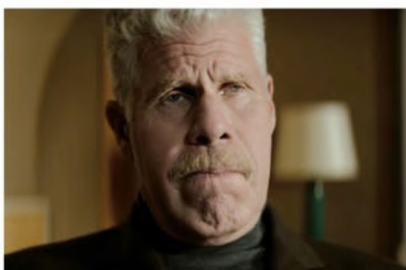
Chaque mois, *Popcorn* passe au scalpel une bande-annonce.

Moonwalkers

Le Frenchie Antoine Bardou-Jacquet nous a concocté un premier long-métrage sous LSD !
Sortie en France le 27 janvier 2016. http://bit.ly/1WXaFeU



0:21 Un papy souriant, mais aussi grosse pointure de l'armée américaine, veut monter une supercherie : filmer un faux alunissage grâce à Kubrick. Normal !



0:23 Kidman (Ron Perlman) n'a pas l'air ravi… En même temps, on le comprend, c'est lui qui doit se charger du sale boulot avec…



0:33 … Jonny (Rupert Grint, alias Ron dans *Harry Potter*). Il y a de quoi être dubitatif… Courage Kidman, Jonny n'est peut-être pas si *useless* !



0:53 Ah si, en fait… Jonny a recruté un faux Stanley Kubrick, et vu la tête de ce dernier, c'est bizarre que Kidman ne se doute de rien…



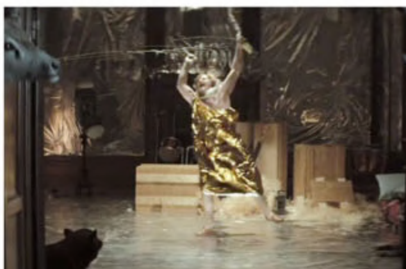
1:00 Tout ça pour aller boire des shots en costume à carreaux avec le budget de la Nasa ! Ouf, Hermione n'est pas là pour le surveiller…



1:57 Que faire une fois le mensonge découvert ? Engager un réalisateur hippie perché ! Ils ne sont pas convaincants ces spationautes-cyclopes ?



1:58 Malgré ça, l'agent Kidman est plutôt vénère. Un faux Stanley Kubrick, des hippies, de la baston… Qu'est-ce qui nous manque ?



2:02 Un homme dans une couverture de survie en train de danser avec une bouteille d'alcool à la main, sous le regard d'une biche empaillée (*WTF?*)…



2:10 … et une belle gosse à la frange *sixties* et au costume à paillettes en train de savourer une sucette multicolore. *Here we go!*



Mark Ruffalo dans une interview au *New York Daily News*

« Thor : Ragnarok *sera un film de potes superhéros.* »

FAST FORWARD



Reboot

GHOST IN THE SHELL

Scarlett Johansson en cyborg pour DreamWorks.

En 2014, le studio DreamWorks a décidé d'adapter *Ghost in the Shell*, le manga culte de Masamune Shirow (déjà transposé en quatre films et en une série d'animation de deux saisons). La société avait alors annoncé que Rupert Sanders (*Blanche-Neige et Le Chasseur*) serait à la réalisation. Depuis, les infos sont subtilement distillées : début 2015, Scarlett Johansson est choisie pour le rôle-titre, l'agent cyborg Motoko Kusanagi qui travaille dans la section 9 chargée d'éradiquer les dangereux cybercriminels menaçant la société. Lors de la conférence de presse pour la sortie d'*Avengers : L'Ère d'Ultron*, elle révèle : « Nous commencerons la production en janvier ou en février (2016, ndlr). » Puis, peu de nouvelles jusqu'au 10 novembre dernier, où l'acteur danois Pilou Asbæk (*Borgen*) rejoint Scarlett Johansson dans le rôle de son partenaire, Batou, un combattant très puissant. À noter que les deux acteurs ont déjà joué ensemble dans *Lucy,* de Luc Besson, en 2014. Trois scénaristes travaillent sur le script, lequel demande de nombreuses révisions : Willian Wheeler, Jamie Moss et Jonathan Herman. Le film, qui sera en 3D, sortira en France le 29 mars 2017. Encore un peu de patience… MARIE GUÉ

Depuis 2014, les infos sont subtilement distillées.



Feu vert
Feu rouge
L'actualité des projets qui démarrent… ou pas.

Du nouveau pour *Les Gardiens de la Galaxie 2* : l'actrice française Pom Klementieff rejoindra le casting pour jouer le personnage de la superhéroïne Mantis. La préproduction a par ailleurs été lancée à Atlanta mi-octobre.

Toujours à propos des *Gardiens de la Galaxie 2*, Matthew McConaughey a refusé un rôle de nouveau superméchant. Quelle sera la place de ce personnage mystérieux dans l'histoire ? Affaire à suivre !

Ridley Scott l'a annoncé : *Prometheus 2* aura finalement pour titre *Alien: Covenant*, et non *Alien: Paradise Lost*. Cette suite du prequel d'*Alien* a déjà une date de sortie aux États-Unis, le 6 octobre 2017, mais le retour d'Elizabeth Shaw (Noomi Rapace) reste pour l'instant à confirmer.



Livre

Nouvelle version

La Boussole d'or passe du grand au petit écran : la BBC annonce une nouvelle version du premier roman de la saga de Philip Pullman.

On se souvient de l'adaptation au cinéma du roman de Philip Pullman, *Les Royaumes du Nord*, en 2007. Ceux qui avaient été déçus de ne voir que le premier livre de la trilogie, *À la croisée des mondes,* porté à l'écran se réjouiront de savoir que l'adaptation prévue pour la télé portera sur les trois tomes. La série sera produite par Bad Wolf et New Line, pour BBC One, et sera tournée au pays de Galles. L'auteur se réjouit de l'adaptation de sa saga : « Cela a été une source de plaisir constante pour moi de voir cette histoire adaptée à différents médias. D'abord un texte pour la radio, puis une pièce de théâtre, un film, un livre audio, un roman graphique, et maintenant, une version pour la télévision. Les séries télé, que ce soit des adaptations (*Game of Thrones*) ou des créations originales (*Les Soprano, Sur écoute*), peuvent présenter des personnages avec une vraie profondeur et atteindre des sommets dans le suspense, car on a le temps de dérouler les événements et de voir leurs conséquences. » Pullman est un auteur de fantasy prolifique : il a, bien sûr, écrit *À la croisée des mondes*, mais également une tétralogie, *Sally Lockhart,* adaptée en série télé en 2006. Son prochain roman, *Le Livre de la poussière,* sortira en 2016 et ira plus loin dans l'exploration de l'univers d'*À la croisée des mondes.* MARIE GUÉ



Pierce Brosnan dans une interview à HitFix

« J'ai trouvé que 007 Spectre était trop long. L'histoire était plutôt faible. »



MANTIS

La très secrète Madone céleste révèle quelques-uns de ses mystères.

FICHE SIGNALÉTIQUE

PREMIÈRE PUBLICATION
Avengers#112, 1973.

PROFESSION
Superhéroïne mi-vietnamienne, mi-allemande aux capacités physiques hors du commun. Élève des prêtres de Pama, prostituée, serveuse dans un bar vietnamien, conseillère ou encore membre des Avengers… elle endosse de multiples rôles.

CARACTÉRISTIQUES
Connue sous de nombreux noms, Mantis parle toujours d'elle à la troisième personne du singulier. Elle partage une histoire d'amour avec Swordsman.

AFFILIATIONS
Les Avengers, les Gardiens de la Galaxie.

POUVOIRS
Entraînée par les prêtres de Pama (secte de Kree), elle excelle dans les arts martiaux et a déjà vaincu Thor grâce à ses réflexes impressionnants. Son nom fait référence à la mante religieuse et lui vient de ses capacités à vaincre les hommes. Elle se prémunit également des attaques physiques, mentales et spirituelles avec sa maîtrise de la méditation. Elle peut en outre se téléporter dans l'espace en passant de plante en plante et communiquer avec des entités cosmiques telles que la Mort ou Éternité. MARIE GUÉ

« DU PLAN QUI CLAQUE, ET DE LA RÉPLIQUE QUI FAIT MOUCHE »
ÉCRAN LARGE

JEAN RENO CATERINA MURINO ALBAN LENOIR THIERRY NEUVIC

ANTIGANG

DANS LA LIGNÉE DE L'ARME FATALE ET DIE HARD :
FUN ET SPECTACULAIRE !





En DVD, Blu-ray
et VOD
LE 19 DÉCEMBRE

WWW.SND-M6VIDEO.FR

antigang

@m6video

W9 GEEK FilmsActu Mobile RMC INFO TALK SPORT

STUDIOALIENS

10 CHOSES À SAVOIR SUR... COMMENT REGARDER STAR WARS

Il y a bien longtemps, les fans pouvaient découvrir *Star Wars* sans se poser de questions. Mais aujourd'hui, après la prélogie et à l'approche de l'épisode VII, dans quel ordre regarder la saga des étoiles pour en tirer le meilleur ? TEXTE VIRGILE ISCAN





1 IL ÉTAIT DEUX FOIS

L'histoire de *Star Wars* change du tout au tout si vous décidez de découvrir les deux trilogies dans un sens ou dans l'autre. Choisissez judicieusement. Si vous regardez les films dans leur ordre de sortie, *Star Wars* racontera l'enrôlement initiatique d'un jeune fermier dans une guerre aux enjeux qui le dépassent. Puis, les origines de cette guerre des étoiles apparaîtront dans la prélogie. Mais démarrez avec *La Menace fantôme*, et la saga devient l'histoire d'une bande de potes (Obi-Wan, Yoda, Anakin) épris de justice, dont les névroses de l'un plongeront leur amitié et la galaxie dans le chaos. Avant que son salut ne les réunisse à nouveau et ne rétablisse l'équilibre cosmique.



2 ANAKIN/DARK VADOR

Les épisodes IV, V et VI imposent Dark Vador comme l'un des méchants les plus emblématiques de la pop culture. Une éminence noire qui cache pourtant de nombreuses failles, comme le détaillent les épisodes I, II et III. Regarder tous les épisodes dans leur ordre numérique permet ainsi au personnage de Dark Vador de gagner en substance. Le Lord Sith est tout d'abord un gamin blondinet, avant de devenir le véritable héros de la saga, comme l'a toujours voulu George Lucas.



3 OBI-WAN KENOBI

Obi-Wan n'est-il que le vieil ermite mystique que l'on voit dans *Un nouvel espoir* ? Oui, et c'est tout. Son face-à-face avec Vador marque le destin de Luke, mais pas forcément l'esprit du spectateur qui aura découvert le personnage dans l'épisode IV.
En revanche, ce duel historique et tragique gagne en puissance dans les épisodes I, II et III. La phrase « la boucle est maintenant bouclée » lancée par Vador prend alors une tout autre dimension.

La dialectique machine vs homme fait sens dans *Star Wars*.



4 YODA

L'Empire contre-attaque ne présente que brièvement Yoda, avant sa mort dans *Le Retour du Jedi*. Celle-ci émeut, mais pas autant que si le spectateur a conscience du tragique destin de ce grand maître qui a vu tous ses camarades mourir au combat à cause d'une manigance qu'il n'a pas su percevoir. Pire, qu'il a involontairement aidée à mettre en place. Sa mort est d'autant plus marquante qu'elle met un terme à la vie d'un fin stratège et d'un combattant remarquable que le poids de la culpabilité a fini par faire plier.



5 L'EMPEREUR

Dans la trilogie originale, l'Empereur est l'ombre maléfique qui plane sur la galaxie. Mais bien évidemment, il est totalement éclipsé par la silhouette de Dark Vador. Son rôle n'est jamais vraiment à la hauteur de sa malveillance. Celle-ci ne devient prégnante que lorsque le spectateur découvre son parcours dans la prélogie, avec la révélation de son identité : le sénateur Palpatine et Dark Sidious ne sont qu'une seule et même personne… et son interprète shakespearien Ian McDiarmid cabotine comme jamais.



6 BOBA FETT

À lui seul, Boba Fett démonte toutes les théories marketing qui régissent aujourd'hui l'écriture de la pop culture. Il n'a pas eu besoin de dévoiler ses origines ni ses motivations pour devenir l'un des personnages les plus iconiques de la trilogie originale. La prélogie n'en montre pas beaucoup plus, mais qu'en sera-t-il du tant attendu – ou redouté – spin-off.



7 L'ÉTOILE NOIRE

« Ce n'est pas une lune, c'est une base sidérale. » Obi-Wan découvre ainsi, avec le spectateur, l'immensité de l'arme la plus mortelle de la galaxie. Il n'en est fait que peu mention dans la prélogie, mais si vous avez vu la trilogie originale, vous remarquerez dans les épisodes II et III des détails a priori anodins, qui sont autant d'indices sur la construction de l'Étoile Noire et le plan ultime de l'Empereur.



8 CHEWBACCA

Chewbacca a rencontré Yoda. Mieux encore, il l'a aidé ! Grande révélation de l'épisode III qui ne s'apprécie que si le spectateur connaît déjà le Wookiee le plus cool de la galaxie. Donc, si la personne à qui vous ferez découvrir la saga est sensible au charme du sidekick de Han Solo, mieux vaut lui présenter d'abord les épisodes IV, V et VI.



9 LES STORMTROOPERS

Impossible de voir les Stormtroopers comme autre chose que des robots dans la trilogie originale. Grosse claque dans la prélogie : en fait, ce sont des clones. Scandale ? Qu'importe, dans *Star Wars*, la dialectique machine vs homme, ça fait sens. Vous pouvez vouloir réserver la surprise ou tout plier directement. Après tout, l'origine des Stormtroopers, aussi surprenante soit-elle, s'adresse avant tout aux fans.



10 « JE SUIS TON PÈRE »

Voici la question à 1000 points : faut-il se spoiler cette révélation légendaire ? Si la *fan base* crie en chœur « *Noooo!* », certains arguments jouent tout de même en faveur du oui, ne serait-ce que pour apprécier toute la richesse dramatique qui se déploie de l'épisode I à l'épisode VI. Dans cet ordre, le final du *Retour du Jedi* passe alors du légèrement kitsch (Luke retrouve ses pairs et sourit, OK) au véritablement poignant (Obi-Wan, Yoda et Anakin enfin réunis et sereins).

La liste

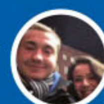
Quel univers SF ou fantasy voudriez-vous voir adapté en spin-off ? Les lecteurs *Popcorn* répondent.

ÉDOUARD MAZABRAUD



Alien et *Prometheus*, de Ridley Scott, pour mieux comprendre les origines de ces deux univers.

LUCAS MONNIER



Un spin-off de l'univers de *Hellboy* serait top ! Le film devra garder tout ce qui fait le charme de la saga (action, humour, personnages attachants et charismatiques, etc.).

ALEXIS ANDUZE



Halo, sans hésitation ! Et je parle plus particulièrement des livres *La Chute de Reach* et *Les Floods*.

EDGAR ABRAMS



Mass Effect ! C'est un univers spatial aux grandes proportions, avec une écriture assez mature. Il y aurait de quoi faire un grand film de SF pour adultes.

CÉLIA NASU



Un spin-off sur Hawkeye avec un personnage vraiment travaillé, comme dans les comics. Il est tellement sous-exploité dans les deux *Avengers*…

CHA KA



Une série dérivée de *Game of Thrones*, ça serait pas mal…

Pour participer, rendez-vous tous les mois sur notre page www.facebook.com/magazinepopcorn

Star Wars

LE RÉVEIL DE LA FORCE

Une planète désertique, une héroïne orpheline, un méchant masqué, une étoile de la mort… Le mystère autour de l'épisode VII (en salle le 16 décembre 2015) ne cacherait-il pas une évidence : *Le Réveil de la Force* est un remake d'*Un nouvel espoir* ? Éléments de réponse avec J. J. Abrams et les acteurs. TEXTE VINCENT JULÉ

***Star Wars VII* a réussi l'impossible, un véritable tour de force hollywoodien.** Pour ce qui est de l'attente et des effets spéciaux ? Non, en matière de communication. Malgré les bandes-annonces, les spots télévisés, les interviews, les rumeurs, les théories, il est aujourd'hui impossible de connaître le synopsis officiel et définitif du film. Du jamais vu à une époque où l'industrie n'hésite pas à spoiler un rebondissement important (*Terminator Genisys*) ou à compiler les meilleures scènes, jusqu'au plan final (*The Amazing Spider-Man 2*), dans les nombreux trailers, pour être sûre que le public sera dans les salles le premier week-end – le seul qui compte au box-office américain. Bien sûr, en l'état, *Star Wars* n'a pas besoin d'« histoire », il est *Star Wars*, et les images dévoilées jouent plus la carte de l'identification et de l'émotion (« Chewie, nous sommes à la maison. ») que celle de l'action et de l'information. Mais essayons tout de même. Trente ans après la bataille d'Endor et la victoire de l'Alliance rebelle, une paix fragile règne sur la galaxie. Les rebelles ont donné naissance à une nouvelle entité, la Résistance, et combattent les derniers fidèles de l'Empire réunis sous la bannière du Premier Ordre. À leur tête, le mystérieux Kylo Ren (Adam Driver), membre des chevaliers de Ren et adorateur de Dark Vador, a pour mission de semer la terreur et de mener à bien la construction d'une nouvelle Étoile noire, la base Starkiller, commandée par le général Hux (Domhnall Gleeson) et capable de détruire des systèmes solaires entiers. Sur la planète désertique Jakku, l'orpheline Rey (Daisy Ridley) vit avec son père



On ne connaît toujours pas le synopsis définitif du film, du jamais vu à notre époque.

adoptif, Lor San Tekka (Max von Sydow) et pille des épaves de Destroyers stellaires en compagnie de son robot BB-8. Un jour, un chasseur TIE se crashe dans les dunes, et le Stormtrooper Finn (John Boyega) en sort indemne. Il est déserteur, pourchassé par la capitaine Phasma (Gwendoline Christie). La rencontre entre Rey et Finn lancera le début des hostilités et provoquera le réveil de la Force. Réveil, car les Jedi appartiennent maintenant aux légendes du passé, et les exploits de Luke Skywalker sont considérés au mieux comme des histoires à dormir debout. Pourtant, comme le dit Han Solo dans la dernière bande-annonce : « Tout est vrai. »

Une histoire de famille

Plusieurs hypothèses circulent sur la manière dont les deux générations de héros se rejoignent. L'une veut que Lor San Tekka confie une relique, le sabre laser de Luke, à Rey, tandis qu'une autre assure que BB-8 cache un plan indiquant où se cache le dernier Jedi. Quoi qu'il en soit, Luke Skywalker semble être au centre du film, à défaut de l'être dans la campagne promo. D'ailleurs, une planète désertique, une héroïne orpheline, un androïde mignon, la figure du mentor, la découverte de la Force… cela ne vous rappelle rien ? Il suffit de remplacer Rey par Luke, BB-8 par R2-D2 et Luke Skywalker ou Han Solo par Obi-Wan Kenobi pour avoir le pitch du premier *Star Wars*. Le mystère autour du *Réveil de la Force* ne cacherait-il pas l'évidence, que le film est un remake déguisé d'*Un nouvel espoir* ? « *Star Wars* est beaucoup de choses, explique le réalisateur J. J. Abrams, mais au cœur, il y a une histoire de famille, une tragédie familiale. Trouver la force en soi et sa place dans le monde, nouer des liens avec des personnes a priori inconnues, faire partie d'un destin plus grand que soi… il n'est question que de ça. Le combat du bien contre le mal est avant tout le combat de personnages que vous aimez, qui vous font rire, peur, vibrer. C'est cette authenticité, si prégnante dans *Un nouvel espoir*, *L'Empire contre-attaque* et *Le Retour du Jedi*, que j'ai voulu retrouver. Ce sentiment d'appartenir à une famille. » Comme un frère et une sœur, un père et son fils ou deux compagnons de route.



« Han Solo, je suis ton fils. »

Il y a fort à parier que cet épisode VII mette ainsi au jour des liens et secrets de famille entre les nouveaux et les anciens personnages : Rey ne pourrait-elle pas être la fille de Luke ? « Il a toujours été mon personnage favori, confie la jeune Daisy Ridley. Il est universel, incarne un peu de chacun de nous. Quels que soient la voie qu'il emprunte et les obstacles qui se dressent devant lui, il reste le même, le bon. Luke représente le bien contre le mal, il pense toujours aux autres, à Han et Leia par exemple, avant de se soucier de son propre sort. » Papa

serait fier. Autre possibilité : Kylo Ren est le fils de Han Solo et de la princesse Leia. Si cette filiation se vérifie, *Le Réveil de la Force* ne serait pas seulement un remake d'*Un nouvel espoir*, mais également le négatif de *L'Empire contre-attaque*. Au « Luke, je suis ton père », de Dark Vador, répondrait un potentiel « Han, je suis ton fils », de Kylo Ren.

Plus réussi est le méchant…

« Nous avions besoin d'un méchant charismatique, mais il fallait se rendre à l'évidence, il ne pouvait exister que dans l'ombre de Dark Vador, le plus grand méchant de l'histoire du cinéma. N'oubliez pas, c'est *Star Wars*, tout le monde l'aura à l'esprit, commente J. J. Abrams. Or, comment créer un tel *bad guy* sans qu'il soit écrasé par cet héritage, cette comparaison ? Une part de la réponse réside dans la question, et c'est ce qui est beau. Kylo Ren a conscience qu'il est dans l'ombre de Dark Vador. Il n'est pas le méchant absolu et monolithique, il est en conflit, en devenir. Nous voulions un personnage qui a été brisé par la vie et qui aspire à de grandes choses du côté obscur. » Mais Dark Vador n'est pas la seule ombre à planer au-dessus de Kylo Ren. Il y a également la présence du chef suprême Snoke, qui n'est pas sans rappeler l'empereur Palpatine et qui est joué en *performance capture* par Andy Serkis : « Mon personnage est très énigmatique, à la fois étrangement vulnérable et terriblement puissant. » Son design est gardé top secret, mais peut-être portera-t-il un masque ? Comme tous les personnages ! « La thématique des masques était importante pour moi, révèle J. J. Abrams. Elle interroge l'identité et la nature de la personne cachée derrière : qui est-il vraiment ? C'est pourquoi tous les nouveaux personnages apparaissent masqués la première fois – Kylo Ren bien sûr, Rey aussi dans le désert et Finn, qui est un Stormtrooper. Pour ce dernier, j'ai tout de suite été séduit par l'idée qu'il y ait quelqu'un sous cet uniforme et qu'il devienne l'un des héros du film. La seule fois où la question s'est posée de savoir qui porte exactement ces uniformes de Stormtroopers, c'est lorsque Luke et Han se déguisent pour sauver Leia dans l'épisode IV. Je me suis dit que l'on tenait le début de quelque chose, qu'il y avait là une manière originale et inattendue d'entrer dans l'univers *Star Wars*. »

Une nouvelle authenticité

Plus qu'une copie ou un hommage, *Le Réveil de la Force* instaure en fait un dialogue avec la saga, et surtout avec la trilogie

Le Réveil de la Force revisite les grandes figures de la saga.













originale. De ce point de vue, l'acte de foi le plus fort de Lucasfilm et J. J. Abrams est d'abandonner le *full CGI* de la prélogie pour revenir à des effets pratiques, plateau. « À partir du moment où j'ai pris conscience que j'aurais tous les moyens, tous les effets, tous les CGI que je voulais pour le film, raconte le cinéaste, j'ai pris soin d'imposer comme normes l'authenticité et la réalité. Je ne suis pas un grand fan des films majoritairement en CGI, sur fonds verts. Non pas qu'ils soient tous mauvais, certains sont formidables, mais je ne pouvais me séparer du souvenir du premier *Star Wars* lorsque je l'avais vu enfant. Je l'avais même ressenti. Tout était physique, tangible. Comme le *sandcrawler* des hommes des sables ou le hangar de l'Étoile noire. Leur design, leur taille, j'étais tellement impressionné que je voulais savoir comment ils avaient fait : un décor gigantesque, un jeu de lumière, un travail sur la perspective… un sentiment de réel. C'était donc important pour moi que les créatures et les décors soient aussi vrais que possible. » S'il avait réussi à se retenir jusque-là, J. J. Abrams ne peut indéfiniment éviter le sujet qui fâche : la prélogie. Mais il ne la critique pas vraiment, pas directement : « Avec les CGI, vous pouvez avoir autant de points d'articulation que vous voulez sur un personnage, créant ainsi une fluidité mais aussi une certaine irréalité. Avec les créatures et les animatroniques créées par Neal Scanlan et son équipe, vous n'avez que 16 ou 24 points d'articulation, mais vous gagnez en authenticité. C'est la différence entre Yoda en CGI et en marionnette. Je préfère la marionnette, parce qu'elle est là, parce que les acteurs peuvent jouer avec, lui donner une présence, une légitimité. Voilà pourquoi BB-8 est un effet, ou plutôt un personnage 100 % pratique. » Bien sûr, il y aura aussi des effets numériques, mais le film privilégie le mélange des genres, fait le pont entre tradition et modernité, revisite les grandes figures de la saga, comme pour mieux dire : « *Fanboys*, vous êtes à la maison. »

Mark Hamill

À LA RECHERCHE DE LUKE SKYWALKER

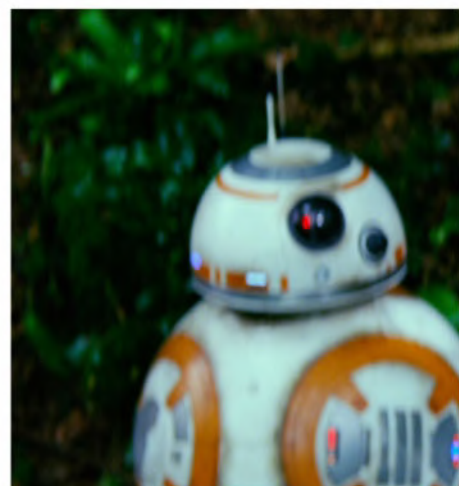
Absent de la bande-annonce mais présent dans le film, Luke Skywalker est la grande énigme de l'épisode VII, *Le Réveil de la Force*. *Popcorn* a retrouvé son interprète, Mark Hamill. INTERVIEW VERONICA PARKER TRADUCTION DE VINCENT JULÉ



Où est Luke Skywalker ? Tout le monde s'interroge. Il ne se trouve pas sur l'affiche officielle, et sa présence dans la bande-annonce se résume à un mystère : est-il ce personnage encapuchonné qui pose une main mécanique sur R2-D2 ? La voix off du trailer ne nous en apprend pas plus : « La Force est puissante dans ma famille. Mon père a ce don. J'ai ce don. Ma sœur l'a aussi. Vous avez ce pouvoir vous aussi. » Cet été, une photo volée de Mark Hamill sur le tournage a attisé toutes les curiosités et nourri toutes les théories. L'acteur y apparaissait avec une barbe fournie, un look d'ermite et une tenue de Jedi qui fait penser à Obi-Wan Kenobi. Pendant que certains le voient déjà en mentor des personnages de Rey et Finn, d'autres pensent qu'il est passé du côté obscur de la Force, comme son père Dark Vador, et qu'il pourrait même se cacher derrière le masque du méchant Kylo Ren. Mark Hamill avait déjà accueilli l'idée d'un « Dark Luke » avec enthousiasme et ironie… Ajoutons à cela que Harrison Ford et J. J. Abrams ont confirmé que ce n'était pas un hasard s'il était absent de la campagne promotionnelle. Il est aussi possible que le chevalier Jedi ne fasse qu'une apparition dans *Le Réveil de la Force* pour mieux revenir dans les épisodes suivants. Mais essayer de savoir quelle sera sa place dans ce nouvel opus n'est peut-être pas la bonne approche. En effet, la productrice Kathleen Kennedy a expliqué avoir convaincu J. J. Abrams de réaliser *Le Réveil de la Force* en lui posant une question : non pas « où est Luke Skywalker ? » Mais « qui est Luke Skywalker ? » Historiquement et philosophiquement, c'est tout l'univers de *Star Wars*



Certains pensent que Luke Skywalker est passé du côté obscur de la Force.





qui pourrait être remis en question. De la Star Wars Celebration en passant par l'île de Skellig Michael, où a commencé le tournage de l'épisode VIII, nous avons suivi les traces de Mark Hamill pour essayer de lever le voile du mystère...

Pensiez-vous interpréter de nouveau Luke Skywalker ?

Mark Hamill : Jamais, même dans un million d'années (rires) ! George m'avait prévenu qu'il voulait faire de nouveaux films *Star Wars*, mais qu'il ne pensait pas les réaliser lui-même. Je me suis alors dit que je ne reviendrais pas, que je ne ferais plus partie de l'aventure, car notre histoire à tous était terminée. Elle avait eu un début, un milieu et une fin. Pour moi, l'histoire qui me liait à Luke était bel et bien finie. Mais George m'a encouragé à revêtir de nouveau la tenue Jedi et à brandir un sabre laser... si je le souhaitais. Si j'avais refusé, ils m'auraient éjecté tout simplement du scénario (rires) ! Bien sûr, pour rien au monde je n'aurais laissé passer cette chance. Et ce n'est pas comme si j'avais vraiment le choix. Vous imaginez la réaction des fans si j'avais refusé de tourner dans un autre *Star Wars* ? Ils auraient campé et protesté devant chez moi (rires) ! Je n'avais pas envie de devenir l'homme le plus détesté de la planète après avoir été une icône pour tous les fans de la saga !

Aviez-vous des craintes sur le come-back de Luke ?

Quand j'y pensais au début, je me répétais : « N'essaie surtout pas de faire le malin, de t'amuser avec le personnage. » De toute façon, je ne serais pas revenu si je ne l'avais pas senti. J'ai dû prendre du recul, pour avoir une meilleure perspective. George a toujours voulu que la saga continue et que nos personnages vieillissent à l'écran. Mais je n'aurais pas accepté si Harrison Ford et Carrie Fisher n'avaient pas été de la partie.

Quand vous étiez sur le plateau de tournage, avez-vous ressenti de la nostalgie par rapport aux premiers épisodes ?

Pas vraiment, c'était plutôt de l'excitation. Une fois que je me suis fait à l'idée que c'était reparti pour un tour, la situation ne m'a plus paru si étrange. Il ne faut pas oublier que trente ans se sont écoulés et que j'ai passé une bonne partie de ma vie à mettre *Star Wars* de côté pour avancer dans ma carrière, devenir doubleur, profiter de ma famille, etc.



Vous avez retrouvé le rôle de votre vie... Que ressentez-vous aujourd'hui ?
C'est un sentiment très bizarre, je ne suis pas sûr d'avoir pleinement pris conscience de ce retour. Je m'étonne même d'être là devant vous à parler d'un nouveau *Star Wars*. Mais je suis si fier de l'héritage que nous avons laissé, et tout aussi heureux qu'une nouvelle génération de fans puisse nous voir, Harrison, Carrie et moi, à nouveau dans des rôles que leurs parents ont tant aimés. C'est aussi ce qui m'intéressait dans le projet : voir comment la génération actuelle appréhenderait et apprécierait les nouveaux personnages de la saga.

Il y a beaucoup de spéculations sur ce nouvel épisode, sur le retour de Luke : quel rôle exact jouez-vous dans *Le Réveil de la Force* ?
Vous savez quel a été mon plus grand défi sur le film ? Ne pas pouvoir en parler alors que les gens meurent d'envie de connaître les détails de l'histoire et les raisons de mon retour. Heureusement, c'est aussi très excitant et je peux vous dire que j'étais très ému de voir les réactions des gens quand ils ont découvert les bandes-annonces et les teasers. Ma fille m'a montré une vidéo de fans regardant le premier trailer, et c'était hallucinant de voir leurs têtes, leurs expressions. C'est la preuve que le public est toujours très impliqué émotionnellement dans *Star Wars* et que la saga a marqué la vie des fans autant que la mienne. C'est bête, mais j'avais un peu oublié l'impact que le premier épisode, *Un nouvel espoir*, avait eu sur les spectateurs qui l'avaient découvert en salle et à quel point des jeunes avaient littéralement grandi avec *Star Wars*. C'est beau et touchant.

Avez-vous été surpris de ne pas être dans la bande-annonce ?
Non, pas vraiment. Je suis dans le film, je vous le confirme, avec d'autres membres du premier casting, mais nos rôles sont secondaires, nous soutenons les petits nouveaux. À l'instar de Peter Cushing (Grand Moff Tarkin, ndlr) et Alec Guinness (Obi-Wan Kenobi) à l'époque de la trilogie originale. Ils étaient des figures établies, et leur aura a servi à nous mettre dans la lumière. *Le Réveil de la Force* est un nouveau chapitre, une nouvelle approche de *Star Wars*, c'est logique que les fans en espèrent beaucoup.



"George Lucas a toujours voulu que nos personnages vieillissent à l'écran."

Commet s'est passée la rencontre avec la nouvelle génération pendant le tournage ?
Ce sont tous des acteurs formidables. Lucasfilm n'a pas seulement fait un super boulot sur leurs personnages, le studio a aussi excellé dans le choix des comédiens. John Boyega est incroyable, tout comme Adam Driver, Oscar Isaac et Andy Serkis. Je suis profondément fier d'eux et de partager cette aventure avec eux. La franchise est entre de bonnes mains, ne vous inquiétez pas (rires) !

En quoi J. J. Abrams est-il un réalisateur différent de George Lucas ?
Abrams est beaucoup plus enthousiaste et optimiste, il adore le processus de création. George était toujours calme, réfléchi,





absorbé dans ses pensées. Il construisait son univers dans sa tête et savait où chaque pièce du puzzle devait être. Cela valait aussi pour les acteurs. Il ne communiquait pas beaucoup, sauf pour vous faire savoir qu'il n'était pas content (rires). Mais il était très professionnel et créait une atmosphère propice pour donner vie à son univers.

Tout le monde ne le sait pas, mais vous avez une seconde carrière : vous faites la voix du Joker dans plusieurs dessins animés et jeux vidéo. Pourquoi avoir choisi cette voie ?
Pour le plaisir. J'ai surtout la chance de participer à des projets qui font directement écho à mon enfance. Je me souviens d'avoir passé des heures devant les dessins animés de Walt Disney, et je me suis intéressé aux coulisses des cartoons grâce à Clarence Nash (voix de Donald Duck, ndlr). À 7 ou 8 ans, j'étais émerveillé. J'ai commencé ainsi à regarder les dessins animés sous un autre angle : j'essayais de me familiariser avec les voix. J'étais heureux de reconnaître Mel Blanc, la voix de Bugs Bunny. Je m'intéressais à June Foray, Daws Butler et d'autres doubleurs qui sont devenus mes idoles. À vrai dire, j'ai toujours voulu travailler dans l'animation, mais c'est arrivé tard dans ma carrière. J'ai fait une voix dans ma jeunesse (*Les Sorciers de la guerre,* de Ralph Bakshi, ndlr), puis j'ai dû attendre vingt ans (en réalité, seize ans, ndlr) avant de recommencer et de devenir le Joker dans *Batman contre le fantôme masqué*. C'est un boulot formidable, le job parfait pour les acteurs fainéants : pas besoin d'apprendre un texte par cœur, et l'apparence n'a aucune importance, seule compte la voix. Pour ne rien gâcher, les gens du métier sont talentueux, simples et beaucoup plus gentils que le reste du show-business.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur l'expérience *Star Wars* ?
Je me sens comme Scrooge au matin de Noël dans le conte de Dickens (*Un chant de Noël*, ndlr). Je me suis dit : « Mon dieu, cette fois, je vais en profiter beaucoup plus que quand j'étais jeune (rires) ! » *Star Wars* est tellement spécial pour tant de gens, je ne peux pas le considérer comme acquis.





Peter Suschitzky
LES DESSOUS DE L'EMPIRE

Le directeur de la photographie de *L'Empire contre-attaque*, Peter Suschitzky, se souvient, sans langue de bois, de son expérience sur « un film presque comme les autres », et accessoirement le meilleur épisode de *Star Wars* selon les fans. **INTERVIEW** VINCENT JULÉ

Dès l'âge de 6 ans, Peter Suschitzky est initié à la photographie par son père Wolfgang, lui-même chef-opérateur (*La Loi du milieu*, *Théâtre de sang*), et se fabrique un cinéma miniature. Mais il est également passionné de musique et se voit déjà réussir dans cette voie. Sauf que le paternel a son mot à dire. « La musique ? Un hobby ! Une école de cinéma à Paris tu feras, mon fils. » C'est ainsi que Peter devient assistant caméra puis directeur de la photographie, un poste qu'il tiendra sur une quarantaine de films, du culte *The Rocky Horror Picture Show* au récent *Tale of Tales,* en passant par le nanar *Le Concile de pierre*. S'il est aujourd'hui surtout connu pour sa collaboration sans faille avec David Cronenberg depuis *Faux-semblants*, Peter Suschitzky compte aussi dans sa filmographie un certain épisode de *Star Wars*, et pas n'importe lequel : *L'Empire contre-attaque* ! Or, rien ne préparait le chef-op britannique à s'embarquer dans la guerre des étoiles.

Comment avez-vous rejoint l'aventure *Star Wars* ?

Peter Suschitzky : George Lucas m'a appelé, il voulait me rencontrer dans les bureaux de la Fox à propos du premier *Star Wars*. Il connaissait déjà mon travail, mais je ne l'ai su que bien plus tard. Alors qu'il était encore étudiant en cinéma, il avait vu et aimé le premier film que j'ai tourné avec Peter Watkins en 1967 : *Privilège*. Il n'en a pas fait mention lors de notre rendez-vous, il m'a juste proposé de l'épauler et d'être son directeur de la photographie sur *Un nouvel espoir*. Mais je n'avais aucune expérience dans le genre de la science-fiction bourré d'effets spéciaux et je ne pensais pas être le candidat idéal. Je lui ai conseillé d'aller voir Geoffrey Unsworth qui avait travaillé sur *2001 : L'Odyssée de l'espace*. Vous savez ce qu'il m'a répondu (rires) ? « Oui, peut-être, mais il n'est pas disponible. » Les producteurs considéraient Lucas comme inexpérimenté et ingénu, et ils voulaient quelqu'un avec de la bouteille pour le chapeauter. Même avec six ou sept longs-métrages à mon actif, je n'aurais pas convenu. Ils l'ont convaincu de prendre ce vieux routard de Gilbert Taylor, le directeur de la photo de Polanski (*Répulsion*, ndlr) et Kubrick (*Docteur Folamour*). Mais leur collaboration ne s'est pas du tout bien passée : Gilbert pensait que George n'était qu'un amateur et que le film ne marcherait jamais (rires) !



Pourquoi avoir accepté de travailler avec Lucas sur *L'Empire contre-attaque* ?

Pendant la préparation du deuxième épisode, Lucas a compris qu'il ne pourrait pas s'occuper de tout et a décidé de se focaliser sur le financement et les effets spéciaux, confiant la réalisation à Irvin Kershner, son ancien prof à la School of Cinematic Arts et réalisateur des *Yeux de Laura Mars*. Moi, j'avais juste moins peur. À l'origine, la technologie m'effrayait car elle m'était inconnue. Mais il m'a dit de ne pas m'inquiéter et il m'a fait venir à San Francisco pour me présenter les gens du studio ILM. Nous étions une vingtaine autour d'une table, face au story-board d'une scène particulièrement compliquée. Ils se regardaient tous, l'air un peu perdu, se demandant comment ils







"J'avoue que je n'ai pas vu tous les films *Star Wars*."

allaient faire. C'est là que j'ai compris. Nous étions tous dans le même bateau et nous allions explorer des contrées inconnues. George m'a assuré qu'il y aurait toujours quelqu'un d'ILM sur le tournage, et je me suis vite rendu compte que derrière certains termes techniques (écran bleu, projection frontale, etc.) se cachaient des techniques formidables et simples à maîtriser.

Comment s'est passée la collaboration avec Irvin Kershner ?
C'était un sacré monsieur (il est décédé en 2010, ndlr), avec une grande expérience. Il avait beau être plus âgé que moi, je comprenais et partageais sa culture. Son intelligence et sa vivacité d'esprit étaient impressionnantes. Il passait d'une idée à l'autre, parfois trop rapidement (rires) ! Mais il n'y a jamais eu aucune tension sur le plateau, pas de son fait du moins.

Et avec George Lucas ?
Il était très investi en préproduction, mais il n'est pas venu sur le tournage, il a préféré retourner à son ranch, ses maquettes et ses miniatures du film (rires) ! George m'a toujours paru plus intéressé par la technologie que par l'histoire, tout comme son coproducteur Gary Kurtz de *L'Empire contre-attaque,* qui était lui aussi… un peu fou. Ce dernier avait un détecteur de mensonge caché dans son bureau, ou plutôt un analyseur de stress de voix, pour savoir si la personne en face de lui mentait ou non. Je ne sais pas si je devrais le dire (rires) ! Il était peut-être un peu parano, mais je l'ai toujours trouvé sympathique. Un vrai producteur à l'ancienne, une espèce en voie de disparition aujourd'hui.

Vous savez forcément que *L'Empire contre-attaque* est l'épisode préféré des fans…
C'est ce que tout le monde dit. J'avoue que je n'ai pas vu tous les films. Juste la trilogie originale. Mais je suis très content d'avoir tourné ce *Star Wars*, même si, quand je le revois, je me dis que j'aurais pu faire mieux. Certains spectateurs – et même des professionnels – viennent parfois me voir pour me dire que c'est un film fondateur pour eux. Bizarrement, je n'aime pas trop ce genre de cinéma (rires) !

Si vous n'aimez pas la SF, pourquoi avoir continué avec *Mars Attacks!*, *Planète rouge* ou *After Earth* ?
C'est vrai que j'ai travaillé sur pas mal de films de SF. Tout dépend de l'histoire. Si elle tient le premier rôle et que le scénario est fascinant, je suis partant car j'aime avant tout les drames humains. Mais si le film dépend trop des effets spéciaux et des fonds verts, le tournage peut vite devenir ennuyeux.

Avec toutes les suites et spin-offs *Star Wars* en développement, n'êtes-vous pas tenté de retourner dans cette galaxie lointaine, très lointaine ?
J'y réfléchirais à deux fois, mais je ne pense pas qu'ils m'appelleront, car j'ai dit non à Lucasfilm une fois de trop. C'était pour *Howard the Duck*. Je n'avais aucune envie de faire un film dans lequel le héros est une marionnette, un canard, bref un personnage non humain. Il ne faut pas exagérer. Je n'ai jamais osé voir le film, mais il est apparemment devenu culte, dans le mauvais sens du terme. En revanche, j'irais voir *Le Réveil de la Force*, tout le monde est persuadé que ce sera génial.

Remerciements à Audrey Grimaud et Sony CineAlta.

Star Wars

DU PAPIER À L'ÉCRAN

Près de quarante ans après sa création, l'univers de *Star Wars* se voit réinventé, redessiné. La prélogie offrait une relecture des designs originaux tournée vers le passé, mais qu'attendre du *Réveil de la Force* et de son désir d'avenir ? TEXTE VIRGILE ISCAN

Si Dieu a créé le monde en sept jours, George Lucas a mis un peu plus de temps pour *Star Wars*. Bâti sur les archives d'un passé devenu légendaire et transmis de mains en mains depuis quarante ans, l'univers de *La Guerre des étoiles* a d'ailleurs toujours été en perpétuelle expansion. En effet, Ralph McQuarrie, Ron Cobb, John Mollo et quelques autres vaillants designers ont su recycler plusieurs siècles de culture imaginaire pour offrir à Lucasfilm une base de données qui permet au studio d'être aujourd'hui autosuffisant.



Dream team

« George est venu me voir chez moi pour parler d'un film de science-fiction qu'il voulait faire mais dont il n'avait pas encore le titre, se souvient Ralph McQuarrie dans les pages d'un vieux numéro de *Star Wars Insider.* C'est là que je lui ai montré un dessin réalisé pour un film de 1972 intitulé *Galaxy* : un robot debout devant le vide, qui manipule un hologramme en trois dimensions. Les années ont passé, George a réalisé *American Graffiti*, et je pensais ne plus jamais le revoir, jusqu'au jour où il m'a rappelé et demandé si j'étais toujours intéressé par son projet. Le titre : *Star Wars*. » À l'époque, l'artiste a près de 50 ans et une carrière derrière lui. Pourtant, son nom est désormais indissociable de *Star Wars*. Une série de jouets a même été dédiée à ses dessins préparatoires, un privilège dont il est le seul à pouvoir se targuer. Ralph devient le complice de George au moment où celui-ci tente tant bien que mal de vendre son projet de space opera aux studios, simplement armé d'un scénario et de six planches du dessinateur.









À l'époque, Georges Lucas a dû faire appel à des pointures de l'illustration pour vendre son projet.

De ces pages naîtront des centaines de créatures, héros, robots, vaisseaux et planètes jusqu'au *Retour du Jedi*. Le chef décorateur anglais John Barry et son collègue Roger Christian les rejoignent bientôt. Tous ensemble, ils revisitent l'imaginaire spatial, à partir des 1000 références qui nourrissent le scénario de Lucas, mais également d'une iconographie classique foisonnante. *Metropolis*, *Planète interdite* ou *2001: L'Odyssée de l'espace* avaient déjà donné lieu à un important travail de recherche graphique afin de mettre en images des univers complexes. Mais la *dream team*, bientôt placée sous l'égide d'ILM et Lucasfilm, a donné naissance à un univers d'autant plus riche que les différentes équipes créatives ont œuvré dans une synergie inédite. Au cours de la fabrication, il n'était pas rare que McQuarrie aide Harrison Ellenshaw (le fils de Peter Ellenshaw, *matte painter* connu pour son travail avec Michael Powell et Walt Disney), que Ron Cobb touche à une case du story-board d'Alex Tavoularis et qu'ils assistent les différents maquettistes et *monster makers* chargés de donner vie à leurs dessins.

L'influence terrienne

Bien qu'il se déroule il y a bien longtemps, dans une galaxie lointaine, très lointaine, *Star Wars* tire aussi sa force de la proximité, du pragmatisme qui s'en dégage. Des influences terriennes qui se ressentent dans le passif des artistes qui ont travaillé sur la trilogie originale. Avant d'imaginer des vaisseaux et des aliens, Ron Cobb était un dessinateur satirique ayant occasionnellement œuvré dans le fantastique. « C'était inévitable que je finisse par travailler sur des films en m'intéressant à l'architecture, l'ingénierie, la science, la fantaisie, l'aventure et l'art – la recréation technologique des rêves, écrivait-il dans son livre *Colorvision* en 1981. L'enthousiasme pour les gros films de science-fiction a été mon ticket d'entrée dans l'industrie. » Et pour cause, si le *Dark Star* de John Carpenter l'a amené à travailler sur *Star Wars*, Cobb a ensuite imaginé une très grande partie d'*Alien*, *Conan*, *Abyss* ou encore *Total Recall*. D'autres artistes sont bien peu préoccupés par les fantasmagories stellaires, comme le costumier John Mollo, historien des habits militaires et responsable





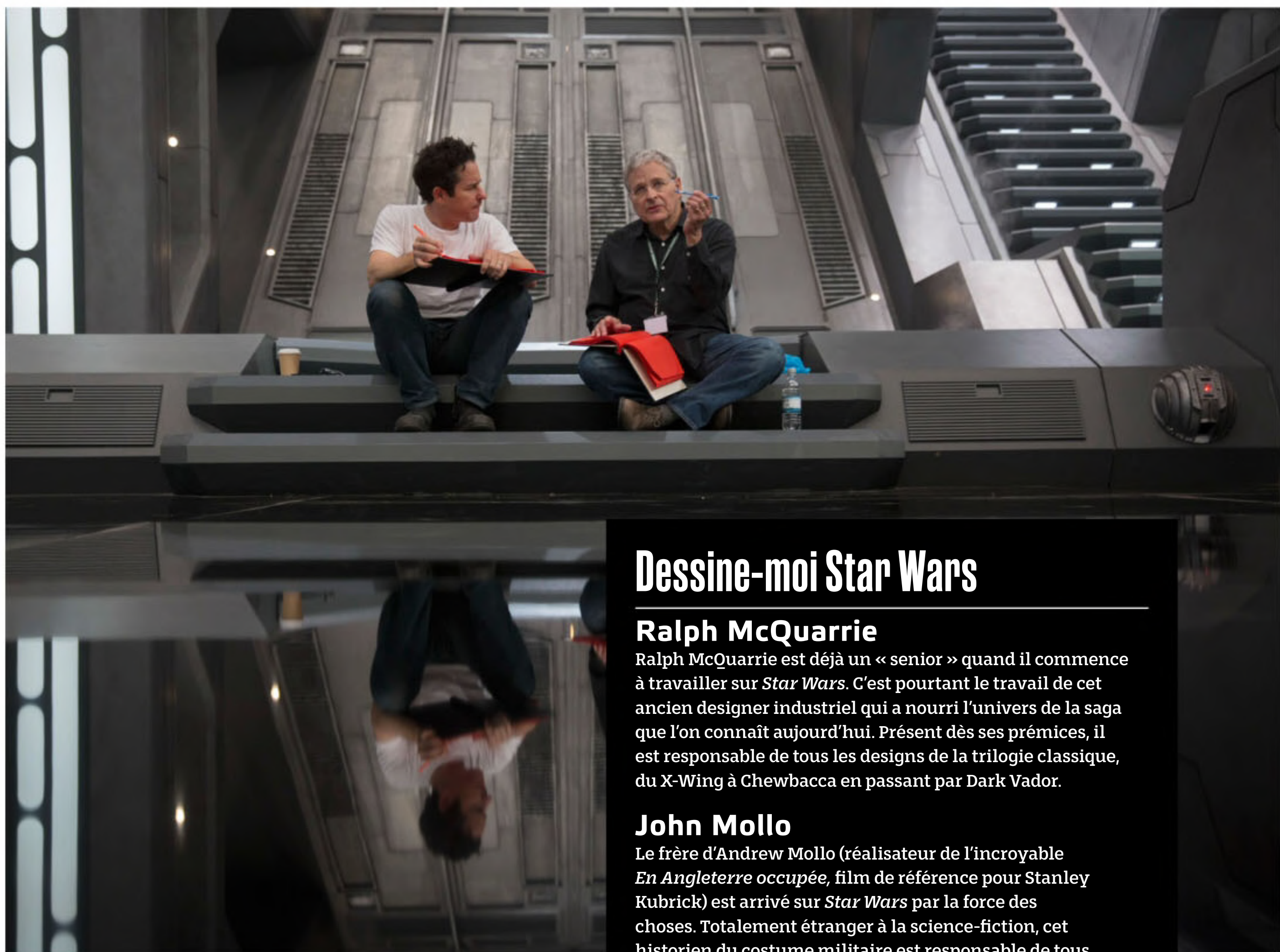




de la tenue monastique des Jedi. « Je me fichais complètement de la science-fiction, avoue-t-il. J'ai décidé qu'Obi-Wan devait être un mélange de moine et de samouraï. Nous avons ensuite choisi les tissus avec George, mais nous avons rencontré un gros problème : Alec Guinness n'était plus sûr de vouloir jouer le rôle. Alors George m'a envoyé à sa rencontre avec mes dessins. J'ai appris plus tard, dans son autobiographie, que ce sont eux qui l'ont convaincu d'accepter. » Aujourd'hui, le seul nom de *Star Wars* suffirait à convaincre n'importe qui, mais à l'époque, George Lucas n'avait d'autre choix que de faire appel à des pointures de l'illustration pour vendre un projet pour lequel les mots ne suffisaient pas.

La nouvelle garde

Doug Chiang a commencé à travailler sur *Le Retour du Jedi* avant de prendre la tête des équipes créatives de la prélogie et du *Réveil de la Force*. Son travail a été différent de celui de ses prédécesseurs, puisqu'il a offert à *Star Wars* un passé au début des années 2000, mais qu'il doit aujourd'hui penser à son avenir. Pourtant, malgré une technologie bien plus sophistiquée, Chiang considère que l'énergie qui anime *Le Réveil de la Force* est la même qu'à l'époque où Boba Fett, Yoda et Faucon Millenium n'étaient que des mots écrits sur une page blanche. « L'épisode VII est plus proche des IV, V et VI en matière d'esthétisme, explique-t-il au site *The Star*. J. J. Abrams est fan de George, et il essaie de respecter sa vision. C'est ce que je trouve fascinant. George a beau ne plus être là, nous voulons toujours le satisfaire. Et ce n'est pas évident (rires). J'ai passé sept ans avec lui, je pensais



Lucasfilm semble avoir encore de la ressource pour nourrir son univers et son avenir.

tout connaître de l'univers *Star Wars*, mais celui-ci me surprend toujours. » Doug Chiang a déjà pêché par trop d'innovation – il garde un souvenir mitigé de l'expérience Jar Jar Binks, les fans aussi –, il faut donc s'attendre à un plus grand respect du matériau original dans les futurs épisodes VII, VIII et IX. Mais cette autosuffisance ne risque-t-elle pas de virer à l'autocannibalisme ? Avec une vingtaine d'ouvrages dédiés aux dessins préparatoires de *Star Wars*, Lucasfilm semble avoir encore de la ressource pour nourrir son univers et son avenir. Mais à force de se mordre la queue, et de ne plus compter que sur le bagage qu'elle a elle-même accumulé, la saga ne risque-t-elle pas de finir par épuiser son fonds ? Et du fonds, il va en falloir pour qu'avec au moins six films ces six prochaines années, elle ne sombre pas dans la répétition ou la monotonie. Heureusement, à en juger par la jeune garde qu'elle a à son tour inspirée (Nicolas Bouvier, Christian Pearce, Christopher Barrett), la relève est assurée, prête à raviver une flamme… éternelle ?

Dessine-moi Star Wars

Ralph McQuarrie

Ralph McQuarrie est déjà un « senior » quand il commence à travailler sur *Star Wars*. C'est pourtant le travail de cet ancien designer industriel qui a nourri l'univers de la saga que l'on connaît aujourd'hui. Présent dès ses prémices, il est responsable de tous les designs de la trilogie classique, du X-Wing à Chewbacca en passant par Dark Vador.

John Mollo

Le frère d'Andrew Mollo (réalisateur de l'incroyable *En Angleterre occupée*, film de référence pour Stanley Kubrick) est arrivé sur *Star Wars* par la force des choses. Totalement étranger à la science-fiction, cet historien du costume militaire est responsable de tous les uniformes de la saga. Il a ensuite travaillé sur *Alien*, avant de revenir à la recherche à proprement parler.

Ron Cobb

Inlassable complice de Dan O'Bannon (le créateur d'*Alien*), cet ancien satiriste a commencé à travailler sur *Dark Star* et *Star Wars* avant de signer les designs de quelques-uns des univers SF et fantasy les plus notables des années 1980 et 1990, notamment les vaisseaux d'*Alien*. Le dewback, grand reptile originaire de Tatooine et chevauché par les Stormtroopers, est directement emprunté à l'une de ses illustrations précédant l'écriture de *Star Wars*.

Joe Johnston

Avant de réaliser *Chéri j'ai rétréci les gosses* et le premier *Captain America*, Joe Johnston a commencé à travailler chez ILM sur *Un nouvel espoir*. Plus impliqué encore sur *L'Empire contre-attaque*, il est notamment responsable de l'armure désormais légendaire de Boba Fett, d'ailleurs inspirée d'un dessin préliminaire de Ralph McQuarrie pour Dark Vador.

Doug Chiang

Arrivé chez ILM pour *Le Retour du Jedi*, Doug Chiang est devenu l'homme de confiance de George Lucas, celui vers lequel il s'est tourné pour s'occuper de tous les designs de la prélogie. Désormais adoubé comme digne héritier de Ralph McQuarrie, il est à la tête des équipes créatives de la nouvelle trilogie *made in* Disney.



Warcraft : Le Commencement

AU CŒUR DU ROYAUME

Projet de longue date, l'adaptation du jeu vidéo *Warcraft* pointe enfin le bout de ses Orcs. Alors, grosse production mainstream ou tentative originale de dépoussiérer les pixels sur grand écran ? *Popcorn* était sur le tournage... TEXTE OLIVIER LEHMANN

Avec un record de 12,5 millions d'abonnés atteint en 2011 (5,5 millions en cette fin d'année), la saga *Warcraft* s'avère être un véritable phénomène vidéoludique. Depuis son lancement en novembre 1994, ce jeu de stratégie en temps réel sur PC a connu de multiples suites, mais surtout une renommée internationale, confortée par les pubs télé des stars pop du coup de savate, Jean-Claude Van Damme (2007) et Chuck Norris (2011). Cette popularité est due d'abord à ses qualités de *gameplay*, mais aussi à son absence de manichéisme dans le scénario et les personnages, puisqu'il est possible, par exemple, de jouer du côté des Humains ou des Orcs. « Cela fait presque vingt ans que le studio Blizzard développe des jeux estampillés *Warcraft* et raconte ainsi des histoires passionnantes, précise Duncan Jones, réalisateur et *hardcore gamer* ayant pratiqué assidûment le jeu durant ses années universitaires. Pour convaincre les gens de Blizzard, ajoute-t-il, je leur ai simplement raconté ma vision de *Warcraft* sous l'angle d'un film de guerre centré sur ses protagonistes principaux. Une guerre qui oppose pour la première fois les Humains aux Orcs, et qui se révèle un véritable choc entre deux cultures ne sachant rien l'une de l'autre. C'était l'occasion d'avoir le point de vue de chaque camp. » Séduit par le script, le créateur du jeu, Chris Metzen, aujourd'hui vice-président senior de Blizzard, décide enfin – après presque dix ans de gestation – de donner le feu vert à Jones. Il accepte également d'apparaître en guest dans la peau d'un vendeur de parfum sur la place du marché de la ville de Hurlevent…

Décors grandeur nature

Contrairement à ce que semble indiquer la première bande-annonce diffusée récemment, *Warcraft : Le Commencement* ne joue pas la carte du tout-numérique, même si 98 % de ses scènes ont été tournées en intérieur et 1600 plans comportent des Orcs de synthèse – ces créatures étant exclusivement représentées de cette manière. « Nous avons construit quatre plateaux de tournage, raconte le directeur artistique, Dan Hermansen, qui a travaillé sur *Man of Steel* et les *Percy Jackson*. L'un d'entre eux, en intérieur, représente la forêt d'Elwynn, lieu célèbre dans le jeu, avec ses arbres atteignant jusqu'à 3 mètres de diamètre et pourvus de dizaines de milliers de feuilles. » Un petit tour dans les studios MJA et Canadian Motion Picture Park à Vancouver permet effectivement de réaliser l'effort de reproduction quasiment à taille réelle des endroits emblématiques du jeu. À commencer par les salles intérieures de la forteresse humaine de Hurlevent, avec ses geôles plus vraies que nature – cadavres recouverts d'un drap en sus –, son armurerie et son impressionnante salle



Le créateur du jeu, Chris Metzen, fera une apparition dans le film.





Alliance vs Horde



Le scénario du film reprend les grandes lignes du jeu original, *Warcraft: Orcs & Humans*, mais s'appuie également sur le livre *Warcraft: The Last Guardian*, adaptation romancée du jeu, qui fournit davantage de renseignements sur l'origine des personnages. À cause de la destruction de leur planète, Draenor, les Orcs déboulent par l'intermédiaire d'un portail dimensionnel dans le royaume pacifique des Humains, Azeroth, dans le but de s'y installer. Mais des éléments incontrôlables de part et d'autre sèment le trouble et déclenchent la guerre entre les deux camps. Menée par Anduin Lothar (Travis Fimmel), l'Alliance des Humains réunit entre autres le roi Llane Wrynn (Dominic Cooper), le magicien Medivh (Ben Foster) et son apprenti, l'archimage Khadgar (Ben Schnetzer). Tandis que la Horde des Orcs, dont le leader est Durotan (Toby Kebbell), inclut le magicien Gul'Dan (Daniel Wu), le seigneur de guerre Blackhand (Clancy Brown) et son bras droit Orgrim (Robert Kazinsky). Face à l'annihilation programmée des deux races dans un conflit destructeur, Lothar et Durotan vont néanmoins tout tenter pour trouver une meilleure solution…



du trône mélangeant avec harmonie bois et métal. « Il faut que les joueurs soient capables de reconnaître des lieux spécifiques issus du jeu vidéo, précise Hermansen, mais en même temps ces derniers doivent absolument donner l'impression d'être réels dans le film. C'est ce qui fait pour moi la grande différence entre jeu vidéo et cinéma. Les gens de Blizzard nous ont d'ailleurs été d'une grande aide du point de vue du design, grâce à leur département artistique et leurs propres illustrateurs. » En matière de décor, la grande pièce faisant office de Chambre d'énergie est elle aussi étonnante. Elle semble liée à Medivh, magicien dont le spectateur pourra retrouver une immense statue sur la place du marché de Hurlevent, où devrait notamment se dérouler une attaque de trolls…

À double facette

Vêtu d'un costume très stylisé qui lui donne l'apparence d'un corbeau – la plus originale des tenues parmi les 630 confectionnées par la designeuse mexicaine Mayes C. Rubeo (*Avatar*) –, Medivh fait sans conteste partie des personnages charismatiques qui constituent un des atouts du film. Semblant nager entre deux eaux, il s'avère difficile à saisir et aussi fascinant que l'acteur qui l'incarne, Ben Foster (*Du sang et des larmes*). « Je me considère comme un mercenaire, indique tout de go ce dernier avec un franc-parler. Je n'appartiens à aucun studio. Quand un job arrive et que cela fait sens

Game not over

Pas découragés par les transpositions souvent désastreuses de jeux vidéo sur grand écran – comme dernièrement *Hitman Agent 47* –, les producteurs continuent d'engranger les projets. Outre *Assassin's Creed*, qui sortira le 21 décembre 2016 et dont le tournage vient de s'achever aux studios Pinewood, sont donc théoriquement prévus pour l'année prochaine un reboot de *Tomb Raider*, une série inspirée de *The Legend of Zelda*, ainsi que les adaptations des jeux d'action *Just Cause*, *Uncharted* et *Splinter Cell* (avec Tom Hardy dans le rôle de l'agent Sam Fisher). Sans oublier, en 2017, les projets d'adaptation de *Metal Gear Solid* et *The Witcher*. Ce dernier sera réalisé par Tomasz Bagiński et s'inspirera des nouvelles de l'écrivain polonais Andrzej Sapkowski.

Warcraft serait-il le nouveau *Seigneur des anneaux* ?

pour moi, par rapport à un scénario, un réalisateur, un autre acteur ou même une raison financière, alors je prends. On est tous des êtres humains et on a tous besoin de bosser. » Si le comédien ne semble pas libre de révéler des éléments sur son propre rôle, il peut en revanche évoquer naturellement son sentiment sur le tournage. « Le truc cool ici, dit-il, c'est de se retrouver dans un univers fantastique et de travailler avec Duncan sur un film de cette ampleur, avec beaucoup d'enjeux, et créé en phase avec une immense communauté de joueurs. Il y avait donc de quoi faire quelque chose de spécial. » Au rayon des protagonistes à double facette, le personnage de Garona ne semble pas en reste non plus, comme le précise Duncan Jones : « Garona est la clé de voûte du film. Elle est au centre des deux cultures, orc et humaine, et en quelque sorte prisonnière de chacune. » D'ailleurs, incarnée par Paula Patton (*Mission impossible : protocole fantôme*), Garona se révèle un personnage manipulable qui, malgré son bon fond, devrait être responsable de l'assassinat d'un protagoniste important.

Influence logique

Si *Warcraft* présente de nombreux points communs avec la saga du *Seigneur des anneaux*, ce n'est pas franchement un hasard. « Il est évident que Tolkien, l'une des pierres angulaires de la fantasy occidentale, constitue une source d'inspiration, avoue Duncan Jones. Mais pas seulement. Car ce qu'il y a d'intéressant chez Blizzard, c'est que l'équipe évolue dans un univers brassant plusieurs cultures et qu'elle



a ainsi pu tirer, tout au long de ces vingt dernières années, ses influences d'autres parties du monde. » En outre, les effets spéciaux du film sont assurés par Weta Workshop, responsable des effets numériques de la saga de Peter Jackson. Et au regard de la qualité de la représentation en synthèse des Orcs à l'écran, *Warcraft* devrait assurer le spectacle, et même promettre un certain souffle épique, au même titre que la série du *Seigneur des*









anneaux. De toute façon, il vaudrait probablement mieux qu'Universal, distributeur du film, surfe sur ces comparaisons parlantes pour le grand public plutôt que d'essayer de vendre le film comme l'adaptation d'un jeu vidéo, même connu. Car non seulement ce dernier paraît somme toute assez ancien, voire un peu démodé pour les jeunes joueurs, mais surtout les jeux vidéo portés à l'écran n'ont tout simplement pas bonne presse, tant la déception est souvent de rigueur. Et puis, il ne faudrait pas oublier que les derniers films Universal, *Steve Jobs* ou encore *Everest*, se sont avérés de cuisants échecs au box-office. D'où la nécessité de penser intelligemment le marketing. Pour ce qui est de l'adaptation, le producteur de *Warcraft*, Stuart Fenegan, qui suit la carrière de Duncan Jones depuis ses débuts, a de son côté une idée bien définie quant au compromis à trouver entre le matériau d'origine et sa retranscription au cinéma. « Il ne s'agit pas d'adapter les mécanismes du jeu vidéo sur grand écran, précise-t-il. Bien sûr, nous utilisons la matière inhérente à *Warcraft* en la respectant au maximum, mais nous avons directement travaillé avec Blizzard afin de trouver l'équilibre parfait concernant par exemple le design des armures et des armes. Parce que si vous avez déjà joué au jeu, vous savez que la physique y est légèrement différente et que vous pouvez manier, par exemple, une épée de 2 mètres de long. Esthétiquement, ce serait donc une erreur de ne pas présenter des armes un peu plus imposantes que la normale. Mais, en même temps, il ne s'agit pas de tomber dans le ridicule, surtout vis-à-vis du public qui ne connaît pas le jeu. » Trouver l'équilibre parfait : voilà donc un challenge de taille pour Jones et son équipe, qui, nous l'espérons, sera relevé avec brio.

Warcraft : Le Commencement sortira en salle le 25 mai 2016.



Duncan Jones
L'APPRENTI SORCIER

Après deux longs-métrages de science-fiction modestes mais intéressants – *Moon* en 2009 et *Source Code* deux ans plus tard –, le réalisateur Duncan Jones semble passer aujourd'hui dans la cour des grands avec *Warcraft*... **INTERVIEW OLIVIER LEHMANN**

Pourquoi avoir décidé de faire une adaptation du jeu vidéo *Warcraft* ?
Duncan Jones : C'est assez inattendu pour moi puisque je passe d'un petit film de science-fiction à cette grosse production fantastique qui m'a permis de travailler en étroite collaboration avec Blizzard et les créateurs du jeu. En réalité, j'ai grandi avec les jeux vidéo et je pratique depuis longtemps les jeux de stratégie en temps réel sur PC. D'ailleurs, lorsque j'étais à l'université, il me semble que je passais beaucoup trop de temps dessus au lieu d'étudier (rires) ! En tout cas, j'étais fan de Blizzard, la compagnie qui a développé *Warcraft* mais aussi *Diablo* et *StarCraft*. De plus, j'aime la fantasy. Adapter ce jeu au cinéma était donc pour moi l'occasion de changer de genre et d'acquérir de l'expérience en travaillant sur un projet à grande échelle. Et puis, transposer l'univers de *Warcraft*, qui est très vaste et contient de nombreux personnages et histoires, en un film live – et surtout crédible – constituait aussi un véritable challenge.

Quel a été votre angle d'attaque pour obtenir une histoire qui puisse éviter les clichés ?
Blizzard essayait de mener à bien ce projet depuis longtemps. Un script existait donc déjà, auquel était visiblement lié un réalisateur (Sam Raimi, ndlr), qui est finalement parti faire un autre film. L'occasion de lire ce scénario s'est donc présentée à moi. J'ai été surpris de constater que celui-ci était orienté sur les Humains et particulièrement prévisible, dans la lignée de tous ces gros films fantastiques où la gentille race humaine se retrouve face à de vilains monstres méchants. Mais dans le jeu, vous avez l'opportunité de choisir de quel côté vous voulez jouer, humain ou orc. Et c'est justement ce genre d'histoire que je voulais raconter, en ayant à la fois le point de vue des Humains, mais aussi celui des Orcs. Mon souhait était de faire un film de guerre avant tout et de montrer comment des individus dotés des meilleures intentions, qu'ils soient humains ou orcs, sont amenés à entrer en conflit. Avec un petit film tel que *Moon* et un projet comme *Source Code,* à peine plus important, je voulais permettre aux spectateurs de découvrir et ressentir les émotions des personnages principaux



de manière empathique. J'ai tenté de faire la même chose sur *Warcraft* avec les deux héros issus de chaque camp, en racontant leur histoire en parallèle. Vous pouvez alors vous attacher à chacun d'eux et comprendre leurs motivations, tout en réalisant qu'il leur est impossible d'éviter un conflit.

Êtes-vous encore en phase de postproduction ?
C'est un marathon que de faire un film comme celui-ci. *Moon* a été tourné en trente-trois ou trente-quatre jours, à peu près pareil pour *Source Code*. Pour *Warcraft*, on approche tout de même les quatre mois de tournage. La postproduction est donc évidemment très longue, puisque cela fait maintenant presque trois ans que je suis sur le film. D'ailleurs, il m'arrive de rencontrer des acteurs qui étaient au casting et qui ont fait deux, trois, voire quatre longs-métrages depuis que nous



“Le besoin d’avoir un chez-soi est une idée universelle.”

avons travaillé ensemble ! Cela me rappelle à quel point il est nécessaire de faire preuve d’endurance pour gérer ce genre de projet. Heureusement, le film est maintenant terminé et prêt à affronter son destin. Je suis très heureux qu’Universal ait décidé de sortir le film en juin 2016 aux États-Unis (le 25 mai en France, ndlr), à la même période que *Jurassic World* en 2015. Cela démontre une véritable confiance de sa part envers notre film.

Peut-on imaginer une participation de votre père, David Bowie, à la bande originale de *Warcraft* ?
(Rires.) Non, peut-être un jour lorsque nous aurons l’occasion de travailler ensemble. *Warcraft* n’est que mon troisième long-métrage. Et j’ai toujours dit, depuis la sortie de *Moon*, que si les gens me parlaient encore de mon père après mon troisième ou quatrième film, alors j’aurais tort de continuer dans la réalisation... J’ai donc besoin de faire les choses à ma façon avant d’entreprendre ce genre d’idée (rires) !

L’accroche du film est « Le commencement », ce qui implique forcément qu’il y a une, voire plusieurs suites en préparation...
Je suis en relation permanente avec le directeur créatif de Blizzard, Chris Metzen, qui a imaginé *Warcraft*. Nous avons évidemment déjà discuté de la possibilité de faire une trilogie, en débutant par ce film, mais cela dépendra du succès qu'il rencontrera. En tout cas, je suis fier du film et j’espère que le public l’appréciera également.

Le fait que les Orcs fuient leur planète menacée de destruction et tentent de trouver un autre endroit pour s’y réfugier permet un parallèle très actuel avec la crise des migrants en Europe...
Je me montrerais très prudent quant à la tentative de faire un parallèle entre le film et le monde réel ou la politique ces jours-ci. Nous travaillons sur le film depuis longtemps et je pense que le besoin d’avoir un chez-soi et le fait d’en mériter un sont des idées universelles, qui vont bien au-delà de toute connotation historique. Même si ce n’était pas intentionnel, je crois toutefois que ce genre de sujet reste à l’esprit de tout le monde. D’ailleurs, après *Warcraft*, je vais essayer de faire un film de science-fiction indépendant intitulé *Mute*, qui parlera du mélange de cultures immigrées au sein d’une ville et de la manière dont cela affecte les choses.

Previews 2016

SUPERHÉROS, SPACE OPERA & BLOCKBUSTERS

En 2016, les écrans de cinéma accueilleront une guerre totale entre superhéros : Batman vs Superman, Captain America vs Iron Man, et finalement DC vs Marvel. Difficile de se faire une place pour la concurrence... TEXTES VINCENT JULÉ ET DAMIEN VIRGITTI





Captain America: Civil War

Réalisation : Anthony et Joe Russo
Production : Marvel Studios
Sortie : 27 avril 2016

À l'automne 2014, Kevin Feige, le président de Marvel Studios, est sur scène pour détailler la phase 3 du Marvel Cinematic Universe et annonce la sortie d'un *Captain America: Serpent Society.* Le titre sème immédiatement la confusion et la déception chez les fans. Mais quelques minutes plus tard, il révèle le pot aux roses et sa blague douteuse. Le troisième *Captain America* s'intitulera bien *Civil War*, d'après l'un des comics et crossovers les plus célèbres de Marvel, dans lequel le héros étoilé en vient aux mains avec l'homme de fer. À la suite d'un incident d'ampleur internationale, les gouvernements passent une loi qui recense les superhéros et régule leurs interventions. En résulte une scission au sein des Avengers, avec d'un côté la team Captain America (le Faucon, le Soldat de l'hiver, la Sorcière rouge, Œil-de-faucon, Ant-Man, Agent 13) qui rejette la loi, et de l'autre celle d'Iron Man (la Veuve noire, la Vision, War Machine, Black Panther, Spider-Man) qui la soutient. Bien sûr, un supervilain (le Baron Zemo ?) profite de la situation pour mettre en œuvre son plan machiavélique. Personne n'est dupe : *Civil War* est moins un *Captain America 3* qu'un *Avengers 2.5*, et constitue surtout une réponse de Marvel au *Batman v Superman* de DC. Le taux de superhéros à l'écran explose ainsi tous les records, et seuls Hulk et Thor manquent à l'appel. Cette absence peut se justifier par un meilleur équilibre des forces, car la guerre civile se jouera surtout à hauteur d'homme – il y aura notamment un combat brutal entre Captain America et Crossbones. Il suffirait en effet que le dieu nordique ou le monstre vert soit dans un camp pour que l'autre soit immédiatement écrasé. Mais il se peut que la raison soit tout autre, c'est-à-dire purement scénaristique : à la fin de *L'Ère d'Ultron*, Hulk s'envole en effet vers une destination inconnue (la planète Hulk ?). Par ailleurs, l'annonce du film *Thor : Ragnarok,* dans lequel Thor est remplacé par un clone cyborg, renseigne sur son possible sort tragique dans *Civil War*. Thor sera-t-il le premier superhéros Marvel à mourir ? _VJ



S.O.S. fantômes

Réalisation : Paul Feig
Production : Sony Pictures
Sortie : 24 août 2016

Si Robert Zemeckis assure qu'il n'y aura jamais de suite, remake ou reboot de *Retour vers le futur*, Dan Aykroyd, lui, promet un troisième *Ghostbusters* depuis maintenant vingt-cinq ans. Un development hell qui, au fil des décennies, des scripts, et surtout des refus de Bill Murray, a forcé le casting original vieillissant à passer le pistolet à protons à une nouvelle génération… de filles ! C'est la belle idée de ce nouveau film, sous l'impulsion du réalisateur Paul Feig (*Mes meilleures amies*, *Spy*), histoire de rappeler que les années 1980 pouvaient être très sexistes. Kristen Wiig et Melissa McCarthy interprètent ainsi deux copines, auteures d'un livre sur les fantômes passé totalement inaperçu, qui se retrouvent quelques années plus tard alors que Manhattan est envahi par Bouffe-Tout et ses potes. Plusieurs caméos sont à prévoir, notamment de Dan Aykroyd, Ernie Hudson, Sigourney Weaver… et de Bill Murray ? Quant à Sony, il compte bien capitaliser sur la marque *S.O.S fantômes* et prévoit déjà un spin-off, *Ghostcorps*, avec Channing Tatum, et un film d'animation. _VJ





Rogue One: A Star Wars Story

Réalisation : Gareth Edwards
Production : Lucasfilm
Sortie : 14 décembre 2016

C'est tout de même un comble. Alors que l'histoire du *Réveil de la Force* est toujours top secrète, le pitch de *Rogue One: A Star Wars Story* est déjà connu, plus d'un an avant sa sortie. Se déroulant entre les épisodes III et IV, le film suivra un commando de rebelles (interprétés par Felicity Jones, Diego Luna ou Donnie Yen) qui se lance dans une mission quasi suicide : voler les plans de l'Étoile noire ! Un choix original de la part de Lucasfilm, qui aurait pu directement miser sur des films consacrés à Han Solo (jeune) et Boba Fett, les personnages préférés des fans – dont les spin-offs sont prévus pour 2018 et 2020. Mais la nature de cette anthologie est bâtarde, puisqu'elle ne devra pas interférer avec la saga et le canon, juste combler les blancs et, surtout, occuper les écrans de cinéma entre les épisodes officiels. Gareth Edwards (*Godzilla*) compte d'ailleurs en profiter : « Ce qui m'intéresse avant tout, c'est que *Star Wars* est fondamentalement noir et blanc, le côté obscur et la lumière, or notre film est gris. » *Rogue One* ne serait ainsi pas un space opera, mais un film de guerre. _VJ





Star Trek : Sans limites

Réalisation : Justin Lin
Production : Paramount Pictures
Sortie : 24 août 2016

Parti pour une autre galaxie lointaine, très lointaine, J. J. Abrams laisse les commandes de *Star Trek* à Justin Lin, plus habitué aux bagnoles rapides et furieuses qu'aux vaisseaux spatiaux. Mais il n'est pas le vrai garant de la franchise. Ce rôle revient à Simon Pegg, jusque-là interprète de Scotty et propulsé coscénariste avec Doug Jung. Son job a impliqué de retravailler le script de Roberto Orci, considéré trop *fanboy*, trop « trekkie » par le studio, pour le rendre moins exclusif : « La solution a été d'écrire un western, un thriller ou un film de braquage – je ne dirai pas à quel genre appartient *Star Trek : Sans limites* –, puis d'y amener les personnages de *Star Trek*. » Le méchant aura les traits d'Idris Elba et sera une création originale, à l'instar de Nero (Eric Bana) dans le reboot de 2009 et contrairement à Khan (Benedict Cumberbatch) dans la suite, *Into Darkness*. J. J. Abrams regrette aujourd'hui d'avoir gardé secrète l'identité de Khan lors de la promo, pour un effet de surprise finalement raté. *Star Trek : Sans limites* a pour mission de faire oublier l'absence du *wonder boy* à la réalisation, et donc de ne pas trop souffrir de la comparaison avec *Star Wars VII*, mais également de fêter les 50 ans de la saga. _VJ

Assassin's Creed

Réalisation : Justin Kurzel
Production : Ubisoft Motion Pictures
Sortie : 21 décembre 2016

Les costumes, la direction artistique, la mise en scène… Même s'il l'avait voulu, le réalisateur australien Justin Kurzel n'aurait pas trouvé meilleure démo que son *Macbeth* (toujours dans les salles) pour *Assassin's Creed*. Michael Fassbender ne s'y est pas trompé et a décidé de reformer leur duo – et même trio, avec Marion Cotillard – pour l'adaptation du jeu Ubisoft, dont il est le producteur. Il assure que le film gardera le même ADN, mais proposera l'histoire inédite de Callum Lynch. Grâce à une technologie révolutionnaire, ce dernier revit les souvenirs et aventures de son ancêtre assassin, Aguilar, dans l'Espagne du XVIe siècle, afin d'affronter les templiers contemporains. Le PDG d'Ubisoft Motion Pictures, Jean-Julien Baronnet, évoque un film à la *Batman Begins* ou *Blade Runner*. Pour le tout jeune studio, le défi est de taille, car *Assassin's Creed* est sa première licence exploitée au cinéma. Bientôt suivront *Splinter Cell* avec Tom Hardy, *Ghost Recon* de Michael Bay, *Watch Dogs* ou encore *Far Cry*. _VJ







Deadpool

Réalisation : Tim Miller
Production : Marvel/20th Century Fox
Sortie : 10 février 2016

Après la débâcle des *4 Fantastiques,* la Fox tente le tout pour le tout avec *Deadpool*, seule superproduction à être interdite aux moins de 17 ans aux États-Unis (ce qui n'était pas arrivé depuis *Kick-Ass,* en 2010). Son héros mercenaire promet de plonger le spectateur dans un déferlement d'ultraviolence et de politiquement incorrect. Voire plus. « Il y aura aussi du sexe, car Deadpool est omnisexuel, assure la star Ryan Reynolds. À plusieurs reprises pendant le tournage, je me disais que nous allions trop loin pour un film de superhéros, mais le studio ne nous interdisait rien, donc nous continuions, nous allions toujours plus loin. Vous pourrez ainsi trouver des références à Burt Reynolds, Dolly Parton… ah ! et aussi à une partouze de licornes ! » Reste à voir comment *Deadpool* conjuguera ses envies potaches avec l'objectif plus sérieux de faire partie intégrante de l'univers des X-Men, notamment grâce à la présence de Colossus (mais joué par un acteur différent) et peut-être le caméo de Hugh Jackman en Wolverine. _DV

X-Men: Apocalypse

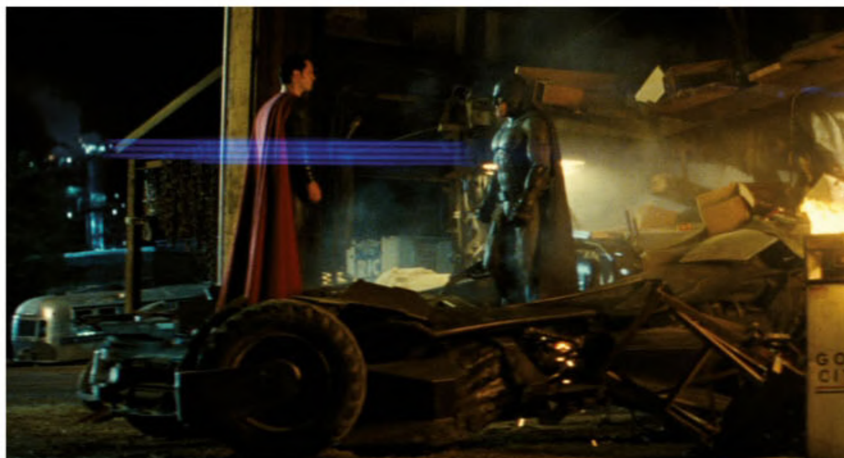
Réalisation : Bryan Singer
Production : 20th Century Fox
Sortie : 18 mai 2016

Point culminant d'une nouvelle trilogie initiée par *Le Commencement,* de Matthew Vaughn, dans le but de rebooter les mutants et d'ouvrir la franchise vers de nouveaux horizons (des séries télé sont en préparation), *X-Men: Apocalypse* est en pleine phase de révision pour tenir la dragée haute à *Batman v Superman* et *Captain America: Civil War*. En effet, à l'origine, Bryan Singer souhaitait revenir aux costumes plus colorés des comics, mais le bad buzz généré par le look très bleu du méchant, joué par Oscar Isaac, a forcé les dirigeants de la Fox à revoir leur copie. De récentes images révèlent en effet que les couleurs criardes ont été altérées. Le film aura également droit à une séance de reshoots en janvier. La raison ? Il faut faire de la place à Wolverine ! Ces nombreuses retouches éviteront-elles au film d'être considéré comme un nouveau *X-Men : L'Affrontement final*, de sinistre mémoire ? Et survivra-t-il à l'apocalypse superhéroïque de 2016 ? Bryan Singer joue gros, d'autant plus qu'il s'agit sans doute de son ultime participation à la saga. _DV



Batman v Superman : L'Aube de la justice

Réalisation : Zack Snyder
Production : Warner Bros.
Sortie : 23 mars 2016



Si le face-à-face de Batman et Superman sur grand écran est un événement à plus d'un titre, c'est aussi parce que le film a la lourde tâche d'établir le DC Extended Universe, face à un Marvel Cinematic Universe déjà bien implanté. Zack Snyder n'hésite ainsi pas à taper sur les Avengers et sur Ant-Man, qualifié de « saveur de la semaine », pour mieux définir son approche, à la fois réaliste et sociale, sombre et solennelle, dans la lignée de la trilogie *The Dark Knight* et de son *Man of Steel*. Une note d'intention confirmée par Jesse Eisenberg, qui joue Lex Luthor : « Comment un surhomme tel que Superman peut-il avoir autant de pouvoirs ? C'est le sujet central de *Batman v Superman*, le genre de question que le monde se pose d'ailleurs actuellement face à un Vladimir Poutine en Europe de l'Est, par exemple. Le film cherche véritablement à développer des thèmes géopolitiques, mais sans aucune prétention. » Le combat entre les deux éditeurs de comics devrait donc se jouer entre la mythologie de DC et le spectacle de Marvel, à condition que trop d'ambition ne nuise pas à la fluidité et à la cohérence de l'histoire. Il se murmure ainsi qu'une version longue de quatre heures de *L'Aube de la justice* serait en préparation… _DV

Docteur Strange

Réalisation : Scott Derrickson
Production : Marvel Studios
Sortie : 26 octobre 2016



Si *Captain America: Civil War* en finira définitivement avec les Avengers tels que nous les connaissons lors d'une guerre civile fratricide, c'est aussi pour mieux introduire de nouveaux personnages dans la phase 3 du Marvel Cinematic Universe. « C'est une notion que nous avons déjà commencé à établir dans *Ant-Man,* commente Kevin Feige, big boss de la Maison des idées. À la fin du film, le héros part dans une autre dimension, au niveau subatomique, et c'est ce genre d'expérience que Docteur Strange, neurochirurgien qui découvre le monde de la magie après un terrible accident, continuera d'explorer. » Alors que le tournage du film vient de commencer et permet d'apercevoir Strange, incarné par Benedict Cumberbatch, face à son némésis, le baron Mordo (Chiwetel Ejiofor), le casting ne cesse de s'étoffer et de convier des acteurs peu habitués au genre superhéroïque : Tilda Swinton dans le rôle de l'Ancien, mentor immortel de Docteur Strange, Michael Stuhlbarg, fidèle de Martin Scorsese (*Hugo Cabret*, *Boardwalk Empire*), ainsi que Rachel McAdams, Mads Mikkelsen et Scott Adkins, expert en arts martiaux. _DV



Suicide Squad

Réalisation : David Ayer
Production : Warner Bros
Sortie : 17 août 2016

« Vous voyez tous ces films dans lesquels le héros doit vaincre le robot alien de la putain de planète X avant qu'il ne détruise le monde avec sa bombe à retardement… Qui en a encore quelque chose à faire ? Le public veut des histoires originales, fortes, avec des épreuves insurmontables et des personnages sur la corde raide. J'aime croire qu'en ce sens, *Suicide Squad* sera le film de comics 2.0. » Avec cette profession de foi, David Ayer *(End of Watch, Fury)* ne manque pas d'égratigner au passage les productions Marvel, à commencer par *Les Gardiens de la Galaxie*, premier film de l'écurie à avoir mis en scène une bande d'antihéros (mais pas trop). DC et Warner empruntent pourtant la même stratégie en proposant d'un côté une rencontre iconique (*Batman v Superman*), de l'autre une team de superhéros méconnus – en fait des supervilains. L'occasion de mieux dessiner les contours d'un univers plus sombre et ambigu, à tel point qu'il est impossible à l'heure actuelle de déterminer quel ennemi cristallisera les enjeux du film et s'opposera à l'escadron Suicide : le Joker relooké en gangsta punk par Jared Leto, l'Enchanteresse incarnée par une Cara Delevingne en mode sorcière punk ou bien encore Harley Quinn, alias Margot Robbie, qui n'est fidèle qu'à elle-même et à sa batte de baseball ? « Il s'agit pour Harley de s'affranchir du



Joker et de devenir une femme accomplie et indépendante, précise David Ayer. Mais cette métaphore peut également s'appliquer à tous les personnages. » Or, ils sont très nombreux : Deadshot (Will Smith), Rick Flagg (Joel Kinnaman), Captain Boomerang (Jai Courtney), Killer Croc (Adewale Akinnuoye-Agbaje), El Diablo (Jay Hernandez), Katana (Karen Fukuhara) et Slipknot (Adam Beach). Mais rien ne dit qu'ils finiront tous en un seul morceau. En effet, le film semble vouloir s'émanciper des codes du genre, quitte à tuer certains de ses personnages, comme dans le comics d'origine dans lequel le Suicide Squad sacrifie plusieurs de ses membres pour la bonne cause. _DV



John Boorman

LE ROI JOHN

Le slip de Sean Connery dans *Zardoz*, le banjo de *Délivrance*, le gun de Lee Marvin dans *Le Point de non-retour*... Autant d'indices qui mènent à John Boorman, cinéaste faisant le pont entre une sophistication européenne et un sens de l'action hollywoodienne. Rencontre. INTERVIEW KAMEL BOUKNADEL







Le Festival du cinéma européen en Essonne a projeté plusieurs de vos anciens films. Cela fait quoi de les revoir après tant d'années ?
John Boorman : Toujours le même sentiment bizarre. J'ai l'impression de découvrir un nouveau film fait par un autre réalisateur qui aurait le même nom que moi (rires) ! Une sensation étrange, mais pas désagréable pour autant…

Vous devez avoir une opinion plus tranchée avec *Zardoz*, qui est un film culte aujourd'hui.
C'est différent avec ce film. Je ne le placerais pas à part dans ma filmographie, mais je m'amuse et me réjouis de la popularité que *Zardoz* a gagnée au fil des années. Vous savez, il a fait un bide à sa sortie en salle, malgré la présence d'une star comme Sean Connery ; le public est totalement passé à côté de cette fable futuriste et métaphysique. Il faut savoir que j'avais à peine 1 million de dollars pour faire le film, ce qui était très peu étant donné que Connery coûtait à lui seul 100 000 dollars. Mais j'avais un excellent agent à l'époque, David Begelman, qui a réussi à m'obtenir une rallonge de 1 million de dollars auprès de la Fox. Il a appelé le studio en leur demandant : « Le dernier Boorman, ça vous intéresse ? Alors ramenez un gars de chez vous à Londres, qu'il lise le script, et si ça vous plaît, vous nous faites un chèque de 1 million. » Et en effet, un mec est venu quelques jours plus tard, a lu le scénario pendant deux longues heures seul dans mon bureau, et est ressorti tout sourire. Le deal était fait ! Après la sortie du film, je peux vous dire que les gens de Fox étaient beaucoup moins souriants (rires) ! Mais c'était une autre époque, mon agent prenait des risques, tentait des coups de poker insensés. Il s'est d'ailleurs suicidé à cause de ses dettes de jeu.



Comment expliquez-vous alors le délire autour du film, même quarante ans plus tard ?
Je ne sais pas vraiment… L'opposition entre les Éternels, maîtres de la technologie, et les Brutes, qui vivent pour les servir dans un semi-esclavage, résonne peut-être davantage à notre époque, où les inégalités entre les populations sont plus fortes que jamais. Les effets spéciaux datés et Sean Connery en slip doivent aussi beaucoup jouer (rires) ! Je me rappelle ce jour où la Fox m'a parlé d'une restauration 4K du film. C'est là que j'ai compris que *Zardoz* était passé, en quarante ans, d'échec commercial à classique de la pop culture.

***Zardoz*, mais aussi *Délivrance* et *Excalibur*… des films majeurs de la pop culture. Mais vous n'avez pourtant jamais été ce que l'on appelle un cinéaste pop.**
Je n'ai jamais envisagé ma carrière en matière de mouvements, de générations. J'ai fait des films dans les années 1970, sans pour autant être affilié au nouvel Hollywood des Coppola et Scorsese. Peut-être parce que, précisément,

"Sur les 1 million de *Zardoz*, Connery coûtait 100 000 dollars."











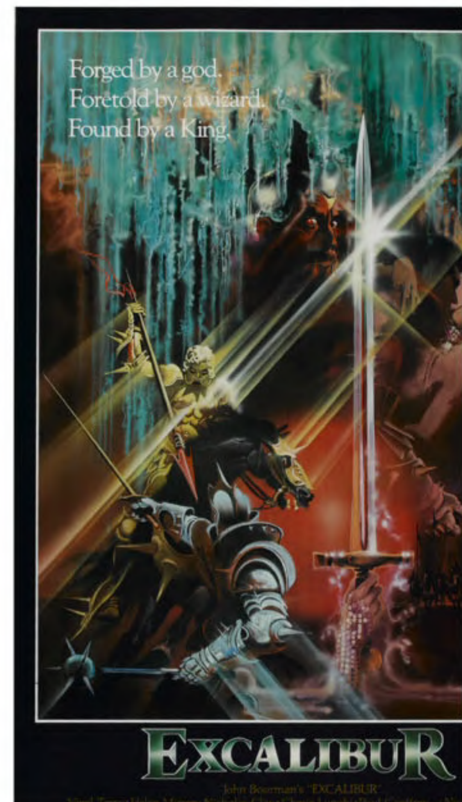


je suis un Anglais qui a débarqué à Hollywood ! Mais je me considère surtout comme chanceux, car je suis arrivé à une période où l'industrie était beaucoup moins dure que maintenant. La seule question importante était : « Peux-tu faire le film pour tel montant ? » Et si vous répondiez « Oui », le tournage commençait dans la foulée. J'ai bien conscience qu'un film comme *Délivrance* serait impossible à produire et réaliser aujourd'hui, ne serait-ce que du point de vue des assurances ! À l'époque, nous n'avions qu'un maître-nageur, et à chaque prise, j'avais peur de perdre tout le casting.

N'idéalisez-vous pas un peu cette époque ? Dans vos anciennes interviews, vous parlez aussi souvent de la pression des studios.
Oui, mais rien de comparable avec ce que peuvent vivre les réalisateurs d'aujourd'hui, qu'ils fassent des gros blockbusters ou des films indépendants. La fois où j'ai ressenti un peu de pression, c'est sur *Le Point de non-retour*, pour une scène que nous devions tourner à Alcatraz. J'étais vraiment très nerveux, je ne savais pas comment tourner cette séquence, et les *executives* du studio étaient là. Lee Marvin a compris que j'avais un souci et il s'est mis à faire semblant d'être bourré ! Il titubait, gueulait, ce qui a attiré l'attention de tout le monde sur le plateau et m'a donné un délai supplémentaire pour penser ma mise en scène.

Vous avez toujours aimé les acteurs forts en gueule : Lee Marvin, Burt Reynolds, Sean Connery…
Je me trimbale cette réputation, mais ces gars-là étaient en fait des crèmes. Vous savez, les acteurs ont surtout le besoin de se sentir en sécurité avec le réalisateur, de se laisser guider pour apporter leur touche et leur magie. Je n'ai que de bons souvenirs avec les acteurs, même si le tournage était compliqué.

Même avec Toshirô Mifune sur *Duel dans le Pacifique* ?
Ah oui, je l'avais oublié ! Mifune est un acteur grandiose, mais notre mauvaise expérience vient d'un malentendu présent dès la traduction du scénario de l'anglais vers le japonais. Le traducteur, Shinobu Hashimoto, n'avait pas touché aux scènes, mais il avait transformé le personnage de Mifune en une sorte de bouffon, proche de son registre dans les films de samouraïs. Le tournage commence, et Mifune est absolument ridicule dans chacune de ses scènes.



Je passais alors mon temps à le corriger, et il avait l'impression de perdre la face, de se faire dominer par un réalisateur étranger devant toute l'équipe japonaise. Lui, une institution ! C'était vraiment très dur à vivre, pour lui comme pour moi. Nous avons même dû tout arrêter pendant plusieurs jours, car j'ai contracté une sévère fièvre. Les producteurs en ont profité pour aller le voir et lui dire qu'ils allaient me remplacer. Mais il a refusé : « J'ai pris le thé avec Boorman à Tokyo, et je lui ai donné mon accord pour le film. » Pour lui, c'était une question d'honneur, il ne voulait pas revenir sur sa parole ! Il m'a mené la vie dure, mais c'est grâce à lui que j'ai pu finir le film (rires) !

Vous avez quand même dû faire un énorme compromis sur la séquence finale…
Oui, c'est vrai. Les studios trouvaient que ma fin n'était pas assez spectaculaire (les deux militaires repartent chacun de leur côté, ndlr), et ils ont ajouté ce plan d'explosion gigantesque. Plus efficace, mais moins poétique je trouve.

Plus pessimiste aussi.
Sans doute. Mais je n'aime pas l'idée d'être considéré comme un cinéaste pessimiste. Je suis un réaliste : la violence est une donnée essentielle de l'homme et du monde. Elle est présente dans la nature dès son état sauvage : regardez les volcans, les tremblements de terre, les avalanches, c'est beaucoup plus violent qu'un coup de poing ! J'essaye simplement de voir l'homme tel qu'il est.

"Le numérique a bouleversé la manière de réaliser, monter et regarder les films."

Comment appréhendez-vous l'évolution de la production cinéma des dernières années ?
Le grand changement est d'abord technique selon moi. Le numérique a bouleversé la manière de réaliser, monter et regarder les films. Mais cela n'a pas aidé des œuvres plus exigeantes à trouver leur public pour autant. La première fois que j'ai décidé de tourner en numérique, j'ai fait quelques tests pour voir le résultat sur grand écran. Il n'y avait personne dans la salle, juste la femme de ménage qui m'a aidé à faire les branchements sur l'ordinateur. Lorsque les images sont apparues, j'ai compris que toute une histoire du cinéma, celle de la pellicule et des projectionnistes, était terminée.



Qu'en est-il des changements dans le rapport entre studios, producteurs et réalisateurs ?
C'est de pire en pire ! Aujourd'hui, les studios sont des sociétés anonymes gérées par d'énormes multinationales et des bataillons de producteurs et avocats qui prennent notes sur notes à chaque ligne du scénario. C'est la raison pour laquelle je suis revenu en Angleterre faire des films plus intimistes. Je n'ai plus la force, à 83 ans, de me battre pour chaque plan. Tout est fait désormais en fonction du public, pour éviter qu'il fasse fonctionner son cerveau. Je ne vous mens pas, il y a quelques années, j'ai fait une lecture dans un studio et le producteur m'a arrêté pour me demander : « À quel moment peut-on insérer les pubs dans le film ? »

Quels réalisateurs contemporains trouvent grâce à vos yeux ?
Les frères Coen ! J'adore leurs films, leur manière de raconter des histoires, ainsi que le fait qu'ils arrivent à avoir des castings de stars tout en restant un pied en dehors du système. La toute nouvelle génération, je la connais un peu.

Avez-vous un avis sur la mode des films de superhéros ?
Je ne déteste pas, mais je ne me précipite pas au cinéma pour les voir. Je sais que beaucoup de réalisateurs de ma génération détestent ces films, car ils représentent ce qu'ils ont toujours cherché à combattre. Mais j'ai une passion pour les mythologies, et parfois les superhéros en sont une relecture contemporaine intéressante – bien que simpliste. Ces films ne me gênent donc pas, mais c'est vrai qu'il commence à y en avoir beaucoup (rires) !

Les Huit Salopards

LE DERNIER SAMARITAIN

Avec *Les Huit Salopards*, Quentin Tarantino ne réalise pas seulement un nouveau western, il signe également un acte de résistance pour sauver un projet, un genre, une idée de cinéma. TEXTE VINCENT JULÉ

Quentin Tarantino est « *the last man standing* », l'homme qui dégaine un western sur pellicule en pleine guerre des étoiles. Mais il n'est pas passé loin de mordre la poussière, d'être la victime collatérale de son époque… Après les 400 millions de dollars de recettes mondiales de *Django Unchained* – le record de sa carrière –, le cinéaste peut tout faire, mais il préfère continuer sur sa lancée, à contre-courant, avec un nouveau western : *Les Huit Salopards*. Sauf que le scénario fuite sur Internet en janvier 2014. La mort dans l'âme, Tarantino décide d'abandonner le projet : « Je suis très déprimé. J'avais terminé le scénario, un premier jet, et je n'avais pas l'intention de le tourner avant l'hiver prochain, dans un an. Je l'avais donné à six personnes, et maintenant il est sur la place publique. » Parmi les suspects, trois acteurs : Michael Madsen, Bruce Dern et Tim Roth. « Je sais que Tim n'a rien fait, mais l'un des deux autres a laissé son agent lire le script, et celui-ci a décidé de le passer à tout Hollywood. Je ne sais pas comment les agents travaillent aujourd'hui, mais il s'agit d'une trahison, et par conséquent, je ne ferai pas le film. Je publierai peut-être le scénario sous la forme d'un roman, mais c'est tout. Ce n'est pas comme si je n'avais pas dix autres projets qui m'attendent, je vais vite passer à autre chose. » Pas si vite que ça finalement, puisque le 19 avril 2014, le réalisateur organise une lecture du scénario maudit, dont il a déjà écrit deux nouvelles versions et changé la fin. L'événement, à portée caritative – les gains de la soirée sont reversés à l'organisation Film Independent –, a lieu dans la salle de cinéma de l'Ace Hotel, à Los Angeles. Mais Tarantino n'est pas seul sur scène, il est entouré de ses fidèles : Samuel L. Jackson, Kurt Russell, Walton Goggins, Zoë Bell, James Parks et même le trio infernal Madsen, Dern et Roth. Pas rancunier le Quentin. Mais alors qu'il pensait peut-être faire de cette lecture une oraison funèbre ou un enterrement de première, c'est un triomphe ! «À la fin, le public s'est levé pour une standing ovation qui n'en finissait pas, se souvient Samuel L. Jackson. Nous nous sommes tous regardés et avons sûrement pensés la même chose : impossible qu'il ne fasse pas le film après un tel accueil ! »

Le western, reflet de la société

Le 8 décembre, Quentin Tarantino est dans le Colorado et donne le premier coup de manivelle au film. Les huit salopards sont bien vivants ! Tout un symbole pour un western, genre régulièrement annoncé mort et enterré, mais qui tient toujours debout. « Quelques

Alors que Tarantino pensait peut-être faire de la lecture du scénario maudit une oraison funèbre ou un enterrement de première, c'est un triomphe.









westerns sont tout de même prévus, dont *Les Sept Mercenaires* d'Antoine Fuqua, avec Denzel Washington », réagit Tarantino dans une longue interview au *New York Magazine.* « Mais après le succès de *Django,* je suis surpris qu'il n'y en ait pas davantage. (Citons tout de même *Jane Got a Gun* avec Natalie Portman, *In a Valley of Violence* avec Ethan Hawke et John Travolta, *The Free State of Jones* avec Matthew McConaughey, sans oublier *The Revenant* avec Leonardo DiCaprio et Tom Hardy, ndlr.) En revanche, une chose reste vraie : aucun autre genre que le western ne capte mieux les valeurs et les problèmes de l'époque à laquelle il est tourné. Les westerns des années 1950 reflétaient l'Amérique d'Eisenhower, ceux des années 1930 les idéaux de la décennie, et les années 1940 ont eu le droit à des films plus noirs, aux thèmes plus sombres. Les westerns des *seventies* déboulonnent le mythe, sous l'influence du scandale du Watergate, avec beaucoup d'antihéros, de nihilisme. Jesse James est ainsi montré comme un tueur psychopathe, Billy the Kid comme un petit punk… Il s'agissait de mettre les choses à nu, de révéler la vraie nature des gens. En conséquence, le western phare des années 1980 est *Silverado*, un film reaganien. » Suivant cette logique, *Les Huit Salopards* sera donc le reflet d'une réalité, mais laquelle ? « Je ne cherche pas à ce que mon film soit contemporain de quoi que ce soit, je veux juste raconter mon histoire. Dès que vous essayez de saisir l'époque, de vous poser en contre-culture, ça se voit, le trait est forcé. Mais il n'en reste pas moins que le récit se déroule après la guerre de Sécession, dans un pays divisé par la question raciale. Mon film ne parle que de ça, de la suprématie blanche et du racisme institutionnalisé, qui sont enfin débattus aujourd'hui. Baltimore, Ferguson… Tout est là, dès le scénario. C'est accidentel, conjoncturel. »

Donnez-leur des flingues

Si *Django Unchained* affichait son hommage au western spaghetti, allant jusqu'à reprendre le titre d'un film de Sergio Corbucci de 1966, *Les Huit Salopards* ratisse plus large avec un titre en référence aux *Sept Mercenaires* et une affiche-teaser évoquant *La Chevauchée fantastique*. Pourtant, les principales influences du réalisateur ne viennent pas du grand mais du petit écran, et de séries comme *Bonanza*, *Le Virginien* ou *Le Grand Chaparral*. « À chaque saison, ces séries proposaient un épisode événement, où les héros étaient pris en otage, avec de super guests : David Carradine, Charles Bronson ou James Coburn, raconte-t-il au site Web Deadline. Le spectateur passait la moitié du temps à se demander qui était bon ou mauvais, jusqu'à ce que les masques tombent, les méchants se révèlent et les balles fusent. Je me suis toujours dit que cela ferait un super film : enfermer une bande de hors-la-loi dans une pièce, leur donner des flingues et voir ce qu'il se passerait… » Soit grosso modo le pitch officiel des *Huit Salopards*… Quelques années après la guerre de Sécession, le chasseur de primes John Ruth (Russell), dit « Le Bourreau », fait route vers Red Rock, où il emmène Daisy Domergue (Jennifer Jason Leigh), sa prisonnière, se faire pendre. En chemin, ils rencontrent le major Marquis Warren (Jackson), un ancien soldat lui aussi devenu chasseur de primes, et Chris Mannix (Goggins), le nouveau shérif de Red Rock. Surpris par le blizzard, ils trouvent refuge dans une auberge au milieu des montagnes, où ils sont accueillis par quatre personnages énigmatiques : « Le Confédéré » Sanford Smithers (Dern), « Le Mexicain » Bob (Demián Bichir), « Le Cow-boy »

Les principales influences du réalisateur proviennent de séries comme *Bonanza* et *Le Virginien*.



avions été dans une maison, quelqu'un aurait sans doute appelé la police ! » Un film, un genre, une carrière… tous ressuscités par Quentin Tarantino, le dernier samaritain de Hollywood ! Mais celui qui annonce sans cesse sa retraite ne s'arrêtera pas tant qu'il n'aura pas sauvé physiquement le cinéma, l'image, la pellicule.

« In glorious 70mm »

Le metteur en scène a tourné ses *Huit Salopards* en 70 mm. Non pas le format IMAX popularisé par Christopher Nolan et désormais incontournable (*Hunger Games*, *Star Wars*), mais le bon vieux Ultra Panavision 70 de *Ben-Hur*, des *Révoltés du Bounty* ou de *La Bataille des Ardennes*. « Le 70 mm est parfait pour capter au mieux les paysages, la neige et la beauté de ces lieux, commente l'intéressé. Mais ce grand format offre aussi plus d'intimité selon moi. Il permet d'être au plus proche des personnages, de rendre compte de leur grandeur, même en huis clos. » Mais le choix du 70 mm répond également à la volonté de créer un événement dans les salles du monde entier. Tarantino s'est arrangé lui-même pour qu'une cinquantaine d'entre elles soit équipée avec les bons projecteurs et les bonnes lentilles. Le film y sortira en avance et dans une version longue, avec six minutes supplémentaires, pour une durée totale de 3 h 02 ! Mais le tour de force du cinéaste et cinéphile est peut-être d'avoir réussi à sortir Ennio Morricone de sa retraite, lui qui n'avait pas composé pour un western depuis quarante ans. Il n'aura pas pu le laisser tranquille… Ce Tarantino, quel beau salaud !

Les Huit Salopards sortira en salle le 6 janvier 2016.





Joe Gage (Madsen) et « Le Court-sur-pattes » Oswaldo Mobray (Roth). Alors que dehors, la tempête bat son plein, nos huit salopards se livrent à une série de tromperies et de trahisons car l'un d'eux n'est pas celui qu'il prétend être.

Une carrière ressuscitée

Au milieu, une seule femme. Après les carrières de John Travolta dans *Pulp Fiction*, Pam Grier dans *Jackie Brown* et Uma Thurman dans *Kill Bill*, Quentin Tarantino s'apprête-t-il à relancer celle de Jennifer Jason Leigh, l'actrice de *La Chair et Le Sang* et de *JF partagerait appartement* ? « Je l'ai toujours adorée, confie-t-il à *New York Magazine*. Et dans mon esprit, *Les Huit Salopards* se présentait de plus en plus comme une version western de *Reservoir Dogs*, histoire de boucler la boucle. Je me suis donc dit qu'il serait cool d'avoir des acteurs de cette époque, des années 1990, Michael Madsen, Tim Roth, mais aussi Snake Plissken *himself* : Kurt Russell. Quant au personnage de Daisy, j'ai pensé un temps à Jennifer Lawrence, elle aurait fait un super boulot, je suis un grand fan. Mais je voulais une comédienne plus âgée, qui puisse tenir tête à ces mecs. Jennifer Jason Leigh a passé une audition et a surpassé toutes ses concurrentes. Elle a dû jouer une scène où elle se fait tirer dessus, et je me souviens encore de son cri à glacer le sang. Si nous

Oh ! les salopards !

Le dernier Tarantino s'inscrit dans une tradition : le film de salopards ! Un authentique sous-genre dont voici cinq titres incontournables. **TEXTE** JULIEN SÉVÉON

1 LES SEPT SAMOURAÏS (1954)

Le film à l'origine des *Sept Mercenaires*, des *Douze Salopards* et de tant d'autres. Des *rônin*, loin d'être tous propres sur eux, sont recrutés pour protéger un village qui s'apprête à être attaqué par des bandits… L'influence du film s'étend au-delà du genre et se fait encore ressentir aujourd'hui (un remake des *Sept Mercenaires* sera emmené par Denzel Washington et Chris Pratt fin 2016).
Réalisateur Akira Kurosawa





2 LES DOUZE SALOPARDS (1967)

Et le film de salopards fut… Durant la Seconde Guerre mondiale, Lee Marvin se voit confier douze prisonniers coupables de meurtre pour les entraîner à tuer des militaires nazis. Un casting détonnant (Charles Bronson, Jim Brown, John Cassavetes…) pour un film beaucoup plus riche qu'il n'y paraît.
Réalisateur Robert Aldrich



5 UNE POIGNÉE DE SALOPARDS (1978)

Lorsque l'un des maîtres italiens du cinéma musclé s'attaque aux salopards, cela donne un petit classique du genre ! Un excellent casting (Fred Williamson, Michel Constantin), de superbes scènes d'action et un récit qui n'a fait que se bonifier avec le temps. Tarantino est fan au point de lui avoir piqué son titre anglais : *The Inglorious Bastards* !
Réalisateur Enzo G. Castellari





4 ENFANTS DE SALAUDS (1969)

Bien que miné par des changements de casting et de direction, cette production britannique reste l'un des films de guerre les plus mémorables des *sixties.* Commandés par Michael Caine, des criminels se voient confier une mission suicide dans le désert africain : faire exploser un dépôt de carburant allemand. Méchant et tendu.
Réalisateur Andre de Toth

3 LA BRIGADE DU DIABLE (1968)

Toujours durant la Seconde Guerre mondiale, un officier doit former un commando en partie composé de repris de justice. Bien que ne possédant pas le casting du film d'Aldrich, *La Brigade du diable* reste une péloche dynamique, qui a connu un joli succès à l'époque.
Réalisateur Andrew V. McLaglen



POUR UN NOËL POP !

Popcorn croit plus que jamais au DVD et au Blu-ray, et partage avec vous sa liste au Père Noël : rééditions de classiques, coffrets incontournables, intégrales de séries et autres « pépites »… C'est cadeau !

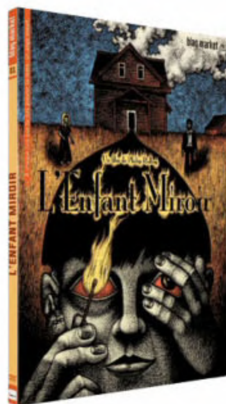




LE SOLITAIRE

Réalisation : Michael Mann
Éditeur : Wild Side

Des braqueurs en quête d'amour et de perfection, une électro envoûtante de Tangerine Dream, une ville la nuit… La ressortie du *Solitaire* chez Wild Side dans une version restaurée en 4K est la meilleure façon de (re)découvrir ce premier film de Mann, qui contient déjà toutes les obsessions stylistiques et thématiques du maître. Côté bonus, outre la restauration supervisée par le cinéaste lui-même, le coffret contient un entretien avec James Caan datant de 2014, où l'acteur évoque sa rencontre avec un Michael Mann débutant, et surtout un livre composé de quatre interviews données par le réalisateur à l'historien du cinéma Michael Henry Wilson. Tout simplement passionnant. _KB



L'ENFANT MIROIR

Réalisation : Philip Ridley
Éditeur : Blaq Out

Sous l'influence de David Lynch et d'Alejandro Jodorowsky, Philip Ridley avait peut-être quelques années d'avance pour que *L'Enfant miroir* soit apprécié à sa juste valeur à l'époque de sa sortie, en 1990. Belle initiative de la part de Blaq Out que de ressortir ce conte initiatique teinté d'obsession vampirique, d'allégorie morbide et d'humour noir maintenant que le spectateur a appris à se familiariser avec les univers dérangés des auteurs de *Twin Peaks* et de *La Montagne sacrée*, surcités par la frange la plus intello des réalisateurs de cinéma de genre. _VI

JUSQU'AU BOUT DU MONDE

Réalisation : Wim Wenders
Éditeur : Tamasa

Wim Wenders n'a pas eu que des bons moments dans sa filmographie, mais le cinéaste a compris ce qu'était une image, comment s'en servir, et surtout ce qu'elle allait devenir. Alors que les casques de réalité virtuelle seront sur toutes les têtes en 2016 et que la vie par procuration est déjà largement répandue, il est bon de redécouvrir cette épopée visionnaire, portée par une bande originale impeccable de Graeme Revell, et d'apprécier son propos d'un romantisme désespéré et d'une lucidité folle lorsqu'il est sorti en 1991, soit quatre ans avant le *Strange Days* de Kathryn Bigelow, construit sur la même obsession. _VI

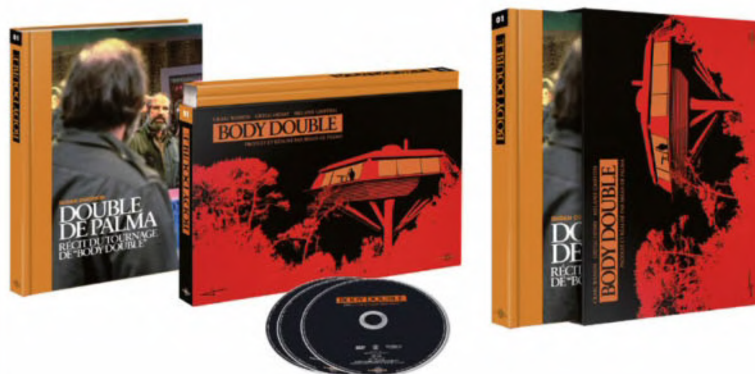




KING KONG

Réalisation : Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack
Éditeur : Warner Bros.

Vingt ans avant *Godzilla*, *King Kong* effrayait déjà le public avec ses effets spéciaux précurseurs. Cette édition collector revient d'ailleurs longuement sur ces trucages révolutionnaires, disséqués par le maître Ray Harryhausen, et nous propose une analyse complète de ce chef-d'œuvre de 1933 par un historien du cinéma, et surtout une reconstitution de la fameuse séquence perdue des araignées, dirigée par Peter Jackson *himself* ! Un bijou indispensable pour tout amoureux du fantastique ! _DV



BODY DOUBLE

Réalisation : Brian De Palma
Éditeur : Carlotta

Un loser romantique garde le luxueux appartement d'un ami, et en profite pour observer sa voisine. Jusqu'au jour où il est témoin d'un crime. Avec *Body Double*, De Palma rend son plus bel hommage à Hitchcock, en détournant sa grammaire et ses films (surtout *Fenêtre sur cour*) pour en faire un polar « branché » et une déclaration d'amour amère au cinéma. Convulsif, maniaque et follement ludique, ce puzzle cinématographique méritait amplement l'hommage que lui rend Carlotta avec cette édition exceptionnelle à laquelle il ne manque que la sublime bande originale de Pino Donaggio. _VI



DÉLIVRANCE

Réalisation : John Boorman
Éditeur : Warner Bros.

Belle réédition Blu-ray pour le survival précurseur réalisé par John Boorman en 1972, récit toujours aussi glaçant de quatre businessmen perdus en Géorgie (« Je parie que tu peux couiner comme un porc ! », brrr…). La relecture funeste de la colonisation américaine se pare d'une opposition filée et symbolique entre la surface et la profondeur, tel son plan cauchemardesque final… que Boorman reprendra dans *Zardoz* et *Excalibur*. Simple détail attestant de la cohérence souvent contestée de l'œuvre du cinéaste britannique. _HB



SORCERER (DIRECTOR'S CUT)

Réalisation : William Friedkin
Éditeur : Wild Side

Une fois par an, Manuel Chiche, le fondateur de Wild Side, se fait plaisir et s'offre une édition parfaite, gratifiant au passage les fans d'un film toujours exceptionnel. Cette année, c'est *Sorcerer*, le diamant noir de William Friedkin. Que vous ayez profité ou non de sa ressortie en salle, jetez-vous aveuglément sur ce remake halluciné du *Salaire de la peur*, d'Henri-Georges Clouzot. Les bonus vidéo et papier (dont le scénario annoté par Friedkin) permettent de se plonger comme jamais dans un cauchemar éveillé, viscéral et fulgurant, qui n'a fait que gagner en force avec l'âge. _VI



PUNISHER

Réalisation : Mark Goldblatt
Éditeur : The Ecstasy of Films

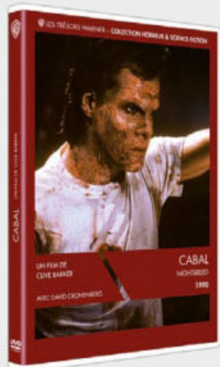
Dolph Lundgren ne porte peut-être pas de tête de mort sur son tee-shirt, mais il demeure pour nous tous le seul et unique Punisher au cinéma, même après les deux films consacrés au personnage dans les années 2000. Le film de Mark Goldblatt se hisse même au niveau des meilleures productions Cannon. Après son édition du *Venin de la peur*, The Ecstasy of Films confirme qu'il est le meilleur éditeur hexagonal à l'heure actuelle, donc soutenez, et achetez ou offrez cette magnifique édition du *Punisher* à Noël – en attendant la probable série Netflix. _VI



LE JOUR DE LA COMÈTE

Réalisation : Hervé Freiburger, Sébastien Milhou et Cédric Hachard
Éditeur : The Ecstasy of Films

Été 1986. La comète de Halley termine sa course autour de la Terre, après soixante-seize ans d'absence, lorsqu'un débris se désagrège dans l'atmosphère terrestre. Trois losers croient voir une étoile filante, et font chacun un vœu, engendrant les pires catastrophes dans leur quartier. Tourné entre potes mais avec du budget en 2009, *Le Jour de la comète* ne débarque qu'aujourd'hui en DVD, auréolé de son statut d'ovni dans le paysage cinématographique français. Comédie fantastique et film à sketchs, imaginez donc ! Malgré des maladresses, la proposition est à découvrir, en versions courte et longue, avec un making of et des courts-métrages. _VJ



CABAL

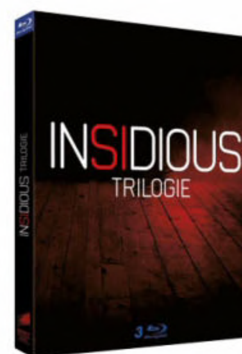
Réalisation : Clive Barker
Éditeur : Warner Bros.

Les petits génies de l'édition se sont penchés sur le cas de *Cabal* (*Nightbreed* en VO), et en ont conclu qu'après la sortie américaine du Blu-ray en version director's cut offrant 1000 bonus, il fallait ressortir ce génial et monstrueux film de Clive Barker en France sous l'étiquette « Les Trésors Warner ». En DVD, avec un master daté et pas de suppléments. Un peu chiche pour un trésor. Quoi qu'il en soit, ne ratez pas l'occasion de découvrir une œuvre hors normes, bien meilleure et plus terrifiante que tous les films de Guillermo del Toro. _VI

INSIDIOUS (COFFRET TRILOGIE)

Réalisation : James Wan, Leigh Whannell
Éditeur : Sony Pictures

Avec le recul, la trilogie de James Wan et Leigh Whannell semble avoir rendu hommage à tout le spectre du cinéma d'horreur. Ces trois histoires d'enfants hantés, de croque-mitaines et de chasseurs de fantômes auront successivement évoqué les films de la Hammer, Mario Bava, Dario Argento (la fin d'*Insidious*, c'est *Inferno*) et même le cinéma d'épouvante japonais des années 1990 dans le troisième volet. Le tout en naviguant de la peur blanche jusqu'au grand-guignol. Incontournable. _HB



DRILLER

Réalisation : Joyce James
Éditeur : Crocofilms

Vous n'avez pas encore trouvé le DVD qui va égayer vos fêtes de fin d'année avec papy, mamy et tous les oncles et tantes ? Ne cherchez plus, *Driller* va donner du peps et des émotions fortes à tout le monde. Cette parodie X du clip *Thriller* de Michael Jackson dépasse les limites du porno maison fauché pour présenter un film barré et rigolard à souhait. Il y a un peu de Stephen Sayadian (*Café Flesh*) dedans et les queutards n'y trouveront sûrement pas leur dose. Mais ça devrait bien être suffisant pour faire surchauffer le pacemaker de papy ! À savourer juste après la bûche. _JS





BATTLESTAR GALACTICA (L'INTÉGRALE ULTIME)

Éditeur : Universal Pictures

Bien souvent, les coffrets « Ultimate » n'en ont que le nom, avant une édition « Definitive » ou « Perfect » l'année suivante. Ce n'est pas le cas ici, puisque cette intégrale ultime de *Battlestar Galactica* comprend non seulement les quatre saisons du monument SF de Ronald D. Moore, ses prequels, spin-offs et téléfilms *Caprica*, *Blood & Chrome*, *Razor* et *The Plan*, mais également les séries de 1978 et 1980. Sans oublier le film *Galactica, la bataille de l'espace*, remontage d'épisodes sorti en salle en France. Ultime ! _VJ

MISSION: IMPOSSIBLE (LA SÉRIE)

Éditeur : Paramount

En parallèle de la totale des cinq films avec Tom Cruise, n'oubliez pas de vous procurer l'intégrale de la série télé et ainsi de (re)découvrir tout ce qui fait le sel de *Mission: Impossible*, du générique légendaire de Lalo Schifrin aux premières aventures de l'équipe contre le Syndicat en passant par son casting de choc (Jim Phelps, Barbara Bain ou encore le regretté Leonard Nimoy dans les dernières saisons). Un concentré d'action et d'espionnage qui démontre que, depuis cinquante ans, la série n'a pas pris une ride. Votre mission, si vous l'acceptez... _DV



THE CLONE WARS

Éditeur : Warner Bros.



Ce n'est pas comme si un épisode VII sortait... Pourtant *Star Wars* fait l'actualité avec l'intégrale du dessin animé *The Clone Wars*, adoubé comme faisant partie du canon officiel de la saga. Se déroulant entre les épisodes II et III, la série de Dave Filoni a beaucoup participé à faire de *Star Wars* une histoire destinée aussi aux enfants, et compte de nombreux épisodes mémorables, notamment la dernière saison centrée sur Ahsoka, la Padawan mésestimée d'Anakin. Pour quelques euros de plus, le coffret est également proposé avec une adorable figurine de Maître Yoda. _DV



THE X-FILES

Éditeur : 20th Century Fox

Le compte à rebours a commencé. Avant l'invasion extraterrestre finale ? Non, avant le retour de *The X-Files* fin janvier 2016 pour une minisérie de six épisodes. Il est donc grand temps de réviser les neuf saisons et 202 épisodes de la série originale en version remastérisée HD 16/9. Et s'il vous reste du temps, profitez des 23 heures de suppléments : introductions d'épisodes, commentaires audio, scènes coupées, featurettes sur les effets spéciaux, etc. La vérité est dans ce coffret, qui prévoit même un emplacement pour la future saison 10. _VJ

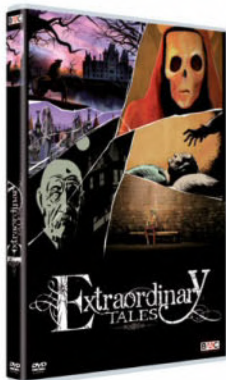


BATMAN (1966)

Éditeur : Warner Bros.

Avant de retrouver le « God Damn Batman » version Frank Miller sous les traits de Ben Affleck face à Superman, il est important de se remémorer les débuts de Batman sur un (petit) écran et les premières heures cheap des adaptations de superhéros. Nom d'une Batmobile ! C'est kitsch, c'est coloré, c'est pop, mais cette série très *sixties* a eu un impact durable sur le mythe de l'Homme chauve-souris, avec par exemple un épisode crossover avec *The Green Hornet* ou les apparitions de prestige de Vincent Price (Tête d'œuf) et Eli Wallach (Mr Freeze). Un trip nostalgique et psychédélique ! _DV





EXTRAORDINARY TALES

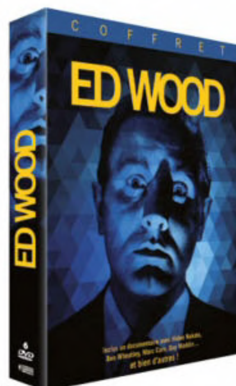
Réalisation : Raul Garcia
Éditeur : BAC Films

La Chute de la maison Usher, *Le Cœur révélateur*, *Le Masque de la mort rouge*, *Le Puits et le Pendule*, *La Vérité sur le cas de M. Valdemar*… autant de contes extraordinaires et chefs-d'œuvre d'Edgar Allan Poe, que le réalisateur Raul Garcia a décidé d'adapter en animation avec, pour chaque film, une technique, une ambiance et un narrateur différents : Christopher Lee, Bela Lugosi, Roger Corman ou Guillermo del Toro. Belle idée pour pénétrer et représenter au mieux l'esprit torturé du romancier le plus influent du fantastique, maître du mystère, du macabre et du romantisme. _VJ

ED WOOD

Éditeur : Bach Films

Ce n'est pas parce qu'Ed Wood était un mauvais réalisateur qu'il faisait de mauvais films. Boiteux, certes, mais peut-on dire d'un film qu'il est mauvais quand tous ses défauts ont servi d'inspiration à des cinéastes qui ont cherché à les transcender ? Si Tim Burton est malheureusement absent des bonus de ce somptueux coffret de 10 films, Hideo Nakata, Marc Caro et quelques autres sont là pour vous expliquer qu'un faux raccord ne fait pas nécessairement du faux cinéma. Et qu'un film ne naît pas forcément nanar. Il le devient à travers le regard de son spectateur cynique. _VI





L'INTÉGRALE TIM BURTON

Éditeur : Warner Bros.

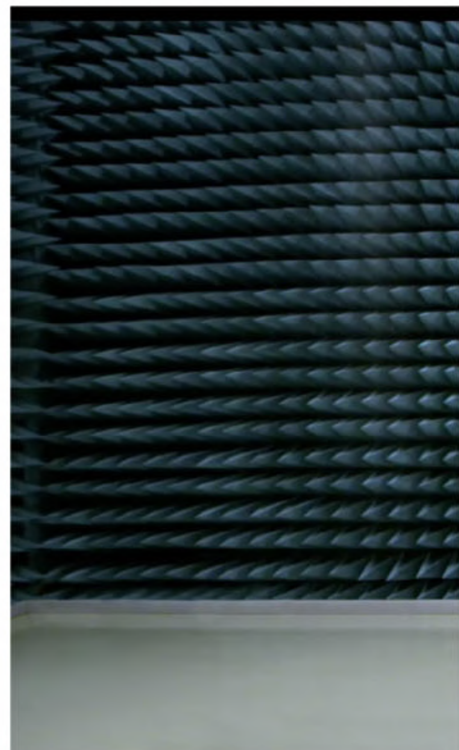
Les fêtes de fin d'année sont la période idéale pour revoir les contes féeriques et gothiques de Tim Burton. Du perché *Pee-Wee Big Adventure* (qui renaîtra bientôt sur Netflix) au très discutable *Alice au pays des merveilles* en passant par l'incontournable *Étrange Noël de M. Jack* (qu'il n'a pas réalisé, mais dont il a signé le scénario), ce sont ainsi trente ans de carrière et 18 longs-métrages qui sont réunis dans cette intégrale Blu-ray. Une jolie rétrospective, qui permet de dresser le portrait du cinéaste, que rien ne destinait à travailler chez Disney. _DV



EDWARD AUX MAINS D'ARGENT (25E ANNIVERSAIRE)

Réalisation : Tim Burton
Éditeur : 20th Century Fox

Pour sa première collaboration avec Johnny Depp, Tim Burton revisite le « *suburban way of life* » de son enfance dans un conte sur l'amour et la tolérance faisant autant appel à la Hammer qu'à Notre-Dame de Paris. À l'occasion de ses 25 ans, le film s'offre une édition limitée avec un coffret Steelbook, parfait pour les collectionneurs, et une version restaurée en 4K, à même de faire oublier l'édition Blu-ray sortie en 2009 avec son master largement dépassé techniquement. Les 30 minutes de bonus inédits rappellent qu'à une époque pas si éloignée, Tim Burton enchaînait les chefs-d'œuvre. _KB



The Visit

PREMIER CONTACT

Documentaire fascinant, *The Visit : Une rencontre extraterrestre* explore les scénarios possibles et les conséquences directes d'un premier contact avec les aliens. Explications avec le réalisateur Michael Madsen. INTERVIEW BENJAMIN DREY

Vous êtes relativement peu connu. Pourriez-vous revenir sur votre parcours ?
Michael Madsen : Je travaillais dans l'art, et à un moment, je me suis dit que, pour le temps que j'avais à passer sur cette planète, je voulais qu'il soit rempli d'images, même s'il n'y en a jamais eu autant qu'aujourd'hui dans le monde. Je me suis donc lancé dans un nouveau projet artistique : un documentaire pour la télévision, *Celestial Night: A Film on Visibility*. C'est en faisant ce film – qui a été un véritable plaisir pour moi – que je me suis rendu compte que c'était ce que je voulais faire, mais d'une façon artistique et philosophique.

Dans *The Visit*, l'ambiance est plus poétique que réaliste. Placer le spectateur dans la peau de l'alien, est-ce une manière de mettre l'humanité face à un miroir ?
C'est ce que j'espérais faire ! Dans chaque film, il faut que le spectateur puisse s'identifier à un personnage. Le spectateur est conscient qu'il regarde un film, mais ce qui change, c'est que le film est également conscient qu'un spectateur le regarde. Ce dernier fait partie du film : je voulais que ce soit plus qu'une simple expérience divertissante. En tant qu'être humain, comment parler de l'humanité à un être dont on ne connaît absolument rien ?

Est-ce pour cette raison que vous avez choisi le genre du documentaire ?
Oui, précisément : je voulais élargir les possibilités qu'offre ce genre de film. Avec ce format, j'ai beaucoup de liberté pour aborder les thèmes du bien et du mal, et j'ai pu poser cette question : allons-nous montrer aux aliens que nous sommes une espèce capable de s'autodétruire ?

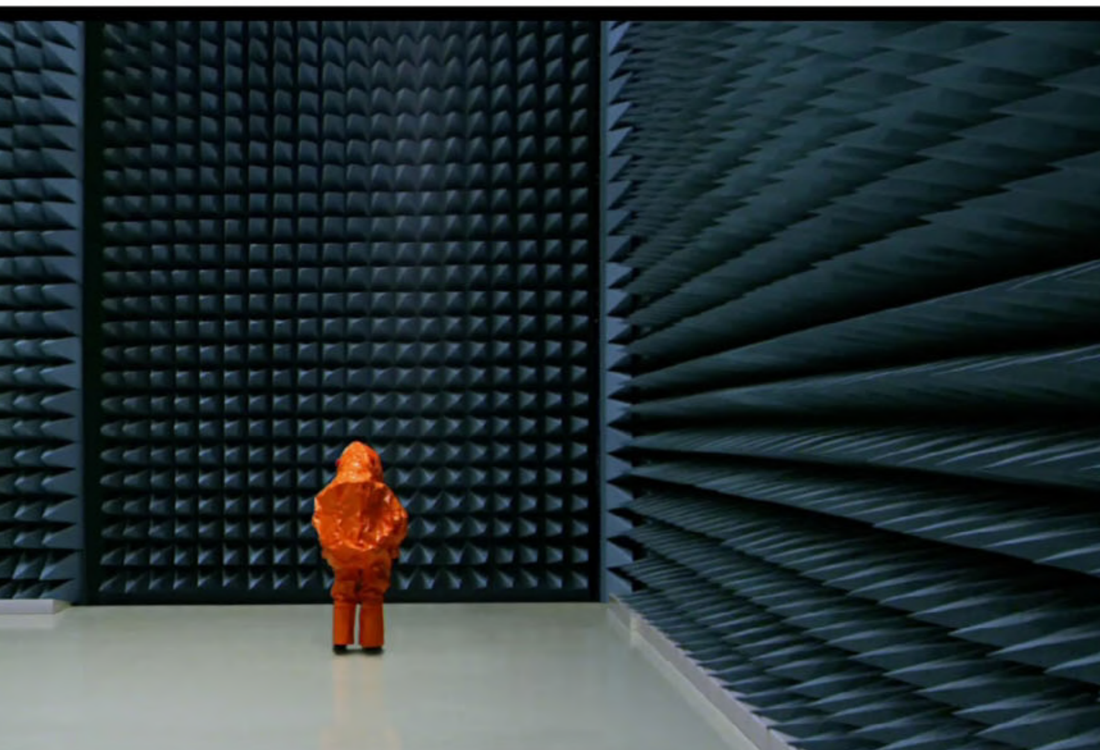
***The Visit* est le deuxième volet de ce que vous appelez la « trilogie de l'humanité ». L'aviez-vous déjà en tête au moment de commencer *Into Eternity*, le premier film, il y a cinq ans ?**
Non, pas du tout. Je me suis dit : « Si je commence à penser cette œuvre comme une trilogie, quelle sera la

"*The Visit* est plus qu'une simple expérience divertissante."











dernière étape ? Vers où est-ce que je vais ? » Je voulais surtout me concentrer sur le film en lui-même avant de penser à ce qui se passerait plus tard, car je pense que cela aurait faussé la vision que je voulais transmettre. Dans le dernier film de la trilogie, *Odyssey*, je me suis penché sur les thèmes de la liberté individuelle et de la création d'une société. De nos jours, nous considérons tellement de choses comme acquises que l'on oublie qu'elles ne le sont pas, et je trouve que c'est suspect.

Vous parlez d'*Odyssey*. Le titre fait référence au film de Stanley Kubrick, *2001 : L'Odyssée de l'espace*. A-t-il influencé votre travail ?
C'est vrai que l'on pourrait penser que c'est un clin d'œil, mais ce n'est pas le cas. C'est un hommage, bien sûr, mais il n'y a pas tant de liens entre *2001 : L'Odyssée de l'espace* et *Odyssey*. Le film portera sur la préparation de spationautes destinés à effectuer un voyage interstellaire, durant lequel ils sont censés mourir. Aujourd'hui, il n'y a pas d'autre solution si l'on veut voyager dans l'espace et vivre dans un autre monde. Ce n'est clairement pas fait pour quelqu'un comme vous et moi, je vous rassure ! Et pourtant, des personnes devront bien se sacrifier si l'on arrive effectivement jusque-là !

Est-ce que cela vous dirait de travailler avec une agence spatiale si, comme dans votre film, un alien venait à contacter la Terre ?
Je n'y ai jamais pensé, mais oui, c'est quelque chose que j'aimerais faire. *The Visit* est déjà une tentative de communication avec l'espace, mais si je devais conseiller un film à un alien, ce serait *Le Miroir,* d'Andreï Tarkovski. Qu'est-ce qui pousse les humains à vivre ? Ce film répond à cette question, et c'est quelque chose que je n'ai jamais vu ailleurs.

À votre avis, est-ce qu'il y a de la vie ailleurs que sur Terre ?
(Rires.) Eh bien, si l'on se fie aux scientifiques d'aujourd'hui… il est évident qu'il existe une vie extraterrestre ! La question porte surtout sur le contact entre ces vies extraterrestres et la nôtre, et sur leur forme d'intelligence. Vous savez, on oublie souvent le paramètre temporel. À l'échelle cosmique, notre passage sur Terre est insignifiant : il y a peut-être déjà eu des civilisations évoluées sur d'autres planètes il y a 3 millions d'années ! La nôtre est allée dans l'espace pour la première fois il y a moins d'un siècle. Le laps de temps entre le début de la conquête spatiale et le moment probable de la fin de notre civilisation est extrêmement court, peut-être trop pour avoir l'occasion de rencontrer une autre forme de vie. L'autre possibilité est qu'il y ait une civilisation intelligente qui nous observe en ce moment même, mais qui ne nous a pas contactés, car il n'y a rien d'intéressant pour elle ici.

Et que se passerait-il si c'était nous qui découvrions en premier un monde extraterrestre civilisé ? Les habitants nous considéreraient alors comme des aliens…
Pour moi, le réel problème est là : comment être sûr de reconnaître une autre forme de vie ? La pire des choses serait de croiser cette vie extraterrestre, mais de ne pas la reconnaître et de lui marcher dessus par inadvertance. Pourtant, la surface de Mars est mieux connue que le fond des océans ! Il faudrait, avant de rencontrer toute vie extraterrestre, se poser d'abord la question de savoir ce qu'est un être humain et ce que cela fait de vivre dans sa peau. Et la réponse n'est pas évidente à trouver.



Le Garçon et la Bête

LE MONSTRE EN CHACUN DE NOUS

Si la retraite de Hayao Miyazaki a entraîné l'arrêt de la production de films du studio Ghibli, la relève du cinéma d'animation japonais est assurée. Et Mamoru Hosoda en est le chef de file. TEXTE STEVE NAUMANN

S'il y a un domaine dans lequel les distributeurs français ont le nez fin, c'est sans aucun doute celui de l'animation japonaise. Déjà précurseur en 1995, Canal+ sortait *Porco Rosso*, de Hayao Miyazaki, réalisateur alors inconnu en dehors du Japon. En 2007, Kazé et Eurozoom faisaient confiance à un jeune surdoué, Mamoru Hosoda, qui ne s'était fait remarquer qu'avec un film de *One Piece*, considéré par les producteurs de la licence comme trop original pour les fans du manga. *La Traversée du temps* avait alors trouvé son public en France, magnifique conte d'adolescent adapté d'un best-seller au Japon. Peu à peu, Hosoda s'est fait un nom, d'abord auprès des fans d'animation, puis auprès d'un public beaucoup plus large. Eurozoom, pourtant distributeur indépendant, avait réussi à sauver son année grâce aux *Enfants loups, Ame & Yuki*, avec 170 000 entrées. Il n'en fallait pas plus à un géant comme Gaumont pour s'intéresser au phénomène. Tout comme Disney avec Ghibli, en 1999, le distributeur français décide alors de participer à l'émancipation de Hosoda, devenant le porte-étendard du réalisateur dans le monde. C'est ainsi que *Le Garçon et la Bête* peut bénéficier d'un grand nombre de copies et d'une promotion sur toute la métropole.

MAMORU HOSODA DÉSIGNE LE VÉRITABLE DANGER POUR TOUT ENFANT SANS REPÈRE : L'IGNORANCE.

Un récit fantastique

Le garçon s'appelle Ren. Élevé par sa mère, à la suite de la séparation de ses parents, il se referme sur lui-même, peu enclin à écouter les reproches de sa famille maternelle sur son père. Alors qu'il a 9 ans, sa mère meurt d'une maladie et Ren décide de fuguer. Seul au milieu du quartier de Shibuya, centre de la mode tokyoïte aux rues bondées, il fuit les policiers, oscillant entre la colère et la peur. Mais un soir de désespoir, il croise la route d'un monstre imposant, un ours anthropomorphe nommé Kumatetsu. Ce dernier, semblant plus balourd que dangereux, lui propose de devenir son disciple. D'abord effrayé, Ren le suit finalement dans des ruelles labyrinthiques et atterrit dans un monde parallèle merveilleux. Jûtengai est un royaume uniquement peuplé de monstres rappelant des animaux. Mais le quotidien est loin d'être simple



pour Ren, alors renommé Kyuta par son maître. Son mauvais caractère et sa colère envers les adultes le rendent difficile à gérer, surtout pour un ours mal léché comme Kumatetsu, aussi soupe au lait que maladroit envers les enfants. Difficile d'entretenir une relation maître-élève et, encore plus, père-fils. Pourtant, les deux forts caractères commencent à apprendre l'un de l'autre.

De la famille à l'éducation

Après un film sur une mère élevant seule ses deux enfants dans *Les Enfants loups, Ame & Yuki*, le metteur en scène s'intéresse, cette fois-ci, à la paternité. Hosoda a écrit le scénario alors qu'il venait d'avoir son premier enfant. Le film retranscrit toutes ses interrogations sur le rôle du père et sur ce que l'on transmet, malgré soi, à ses enfants. Bien sûr, la relation entre le garçon et la bête renvoie parfaitement au mélange de fascination et d'exaspération qu'il peut y avoir entre un père et son fils, mais plus généralement à l'incompréhension latente entre deux générations. Finalement, Ren et Kumatetsu ne communiquent que par le regard et par les gestes, ce qui renforce le mur, bâti sur la pudeur, qu'il peut y avoir entre un enfant et ses parents. Hosoda pointe du doigt ce trop-plein de non-dits, surtout dans la société japonaise, mais il ne l'incrimine pas, cela fait partie de l'éducation de chacun. Au contraire, il met en avant le fait que les parents ont autant à apprendre des enfants que l'inverse. En revanche, il désigne













le véritable danger pour tout enfant sans repère : l'ignorance. Déjà dans *Summer Wars*, Hosoda traitait du terrorisme virtuel d'un être non humain, ne faisant pas de différence entre le jeu et la vie réelle. Dans *Le Garçon et la Bête*, le réalisateur souligne les méfaits d'un manque de connaissances. Ren a beau avoir trouvé une famille, sa colère, risque de radicalisation, ne peut disparaître sans une éducation scolaire, dont les parents et l'entourage de l'enfant ont la responsabilité.
Toute la seconde partie du film fait écho à l'actualité mondiale et pourra surprendre par sa justesse d'analyse.

LE RÉALISATEUR POINTE DU DOIGT CE TROP-PLEIN DE NON-DITS, EN PARTICULIER DANS LA SOCIÉTÉ JAPONAISE.

Essai à grand spectacle

Lancé par le studio Madhouse (*Perfect Blue*, *Metropolis*), Mamoru Hosoda a créé son propre studio, Chizu, depuis *Les Enfants loups, Ame & Yuki*. La production du *Garçon et la Bête*, à laquelle ont participé de grands animateurs, n'a duré qu'un an, mais le résultat est tout bonnement époustouflant. Les scènes d'exposition sont composées de plans d'ensemble spectaculaires animant des milliers de personnages, que ce soit à Shibuya ou dans l'arène de combat de Jûgentai. Et si l'ordinateur est très présent, il se fait très discret, prouvant que les Japonais ont rattrapé leur retard. Mais les plus belles séquences appartiennent à des moments plus sensibles avec des plans intelligemment composés, rappelant parfois Wes Anderson (*The Grand Budapest Hotel*) : de simples travellings entre deux personnages placés sur les extrémités du cadre, rappelant leurs différends et leurs liens indéfectibles au sein du même monde.

Le début d'une nouvelle ère

Autrefois à la recherche de son héritier, Hayao Miyazaki avait fait un essai avec Mamoru Hosoda, avant de se raviser, pour finalement ne trouver personne ayant les qualités requises. Pourtant, il est clair qu'en matière de talent et de discours, le réalisateur du *Garçon et la Bête* est assurément le grand nom actuel du genre. Et les spectateurs ne s'y trompent pas. Ses films cartonnent au Japon (bien qu'encore très loin de ceux de ses aînés) et commencent à être incontournables dans le reste du monde. Et ce nouveau film devrait être accueilli comme il se doit par le public français, amateur de grands spectacles soignés et intelligents.

Le Garçon et la Bête sortira en salle le 13 janvier 2016.



ABONNEZ-VOUS À POPCORN



FORMULE
6 NUMÉROS
30 €
AU LIEU DE 35,40 €

FORMULE
12 NUMÉROS
60 €
AU LIEU DE 70,80 €

BULLETIN D'ABONNEMENT | POPCORN

Bulletin à retourner (découpé ou photocopié) accompagné de votre règlement sous enveloppe affranchie à l'adresse suivante :
2B2M/Popcorn, Service Abonnements, 5 passage du Chantier, 75012 Paris
Oui, je m'abonne à *Popcorn* selon la formule choisie. Je joins mon règlement par chèque bancaire à l'ordre de 2B2M, ou je paie par carte bancaire sur le site www.2b2m.fr

Nom : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

....

Code postal :.................... **Ville :** ....

Date de naissance :.................................. **Tél. :**....................................

E-mail :.. **Profession :** ....

Choisissez votre formule :
❏ **FORMULE 6 NUMÉROS** à 30 € *
❏ **FORMULE 12 NUMÉROS** à 60 € *

❏ **Je ne souhaite pas recevoir par e-mail les offres des sites partenaires.**

Signature obligatoire :

Offre réservée à la France métropolitaine (autres pays, nous contacter au 09 50 00 22 39). Conformément à la loi « Informatique et liberté » (art. n° 34 du 06/01/78), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Contactez le service Abonnements de *Popcorn* au 01 43 42 22 69.

* À partir du prochain numéro.
Code : POPCORN20

The Man in the High Castle

SACRED REICH

Philip K. Dick continue à être un romancier très apprécié par Hollywood, avec de nombreux projets de mise en images de ses romans et nouvelles dans les tuyaux. Cette fois-ci, c'est Amazon qui s'y colle, avec l'adaptation du classique *Le Maître du Haut Château*. TEXTE JULIEN SÉVÉON

En dehors de *A Scanner Darkly* (adaptation de l'excellent *Substance Mort*), force est de constater que Hollywood n'a jamais su adapter Philip K. Dick. Malgré tout le bien que l'on puisse penser de *Blade Runner* ou de *Total Recall*, ces films n'ont pas grand-chose à voir avec leur matériel original. Le magazine *Métal hurlant* n'avait-il pas d'ailleurs titré : « C'est Philip K. Dick qu'on assassine ! » lorsque le film de Ridley Scott était sorti au cinéma en 1982 ? Les raisons de ce rejet de la rédaction de *Métal hurlant* à l'époque sont probablement un peu plus complexes, mais une chose est certaine : *Blade Runner* n'est plus qu'un lointain souvenir de *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* Le principal problème concernant les différentes adaptations de Dick réside probablement dans l'approche même de ses récits. Le travail de Dick étant estampillé science-fiction, les producteurs hollywoodiens (qui n'y connaissent bien souvent rien) pensent donc qu'il faut en mettre plein la vue question effets spéciaux (voir par exemple la nouvelle adaptation nullissime de *Total Recall*). Pourtant, les histoires de Philip K. Dick sont avant tout centrées sur des personnages forts, et non sur des gadgets futuristes. Il ne travaille pas vraiment dans la même cour qu'un Arthur C. Clarke ou

Les histoires de Philip K. Dick sont centrées sur des personnages forts, qui sont loin d'être des surhommes, et non sur des gadgets futuristes.













qu'un Isaac Asimov : les faits et créations scientifiques concrets lui sont étrangers et ne l'intéressent globalement pas. Non, ce qui porte le travail de Dick, ce sont avant tout des considérations d'ordre philosophique et métaphysique. Et loin d'être des surhommes héroïques comme Schwarzenegger dans *Total Recall*, ses personnages sont souvent faibles, veules et se font copieusement manipuler.

Rêve de fer

Régulièrement, des rumeurs de nouvelles adaptations des nouvelles ou romans de Dick filtrent des studios américains. *Ubik* a été évoqué à plusieurs reprises et serait de nouveau dans les starting-blocks. Tout comme un autre classique du romancier : *Coulez mes larmes, dit le policier*. Quant au *Maître du Haut Château*, cela faisait plusieurs années qu'on était en attente d'une adaptation. D'abord au cinéma, puis à la télé. Initialement annoncé en 2010 pour la chaîne anglaise BBC, c'est finalement en janvier 2015 que le premier épisode a pu être découvert sur la chaîne vidéo de Amazon. Constante avec le projet de 2010 (et un suivant en 2013 pour la chaîne SyFy) : la présence de Ridley Scott au poste de producteur, ainsi que de Isa Dick Hackett et de David W. Zucker. Le principe de diffusion sur Amazon est simple : si le pilote est un succès public, la compagnie validera le lancement de la série. Le moins que l'on puisse dire, c'est que cela a été le cas ! Le deuxième épisode a été présenté le 23 octobre lors d'une convention de comics et la série est officiellement disponible en intégralité depuis le 20 novembre.

Nazi über alles

The Man in the High Castle nous présente une uchronie dans laquelle les forces de l'Axe ont remporté la Seconde Guerre mondiale et les États-Unis sont désormais occupés par les forces allemandes à l'est, et japonaises à l'ouest. Un ouvrage mystérieux et interdit par les nazis circule dans le pays : *Le Poids de la sauterelle* décrit une réalité alternative dans laquelle ce sont les alliés qui auraient gagné la guerre. Faire passer un roman de 230 pages en une série télé à multiples épisodes de quelque cinquante minutes sous-entend que le matériel filmé ne pourra pas être fidèle à 100 % au livre. Néanmoins, à la vue des premiers épisodes, on peut déjà avancer que cette adaptation compte parmi les plus fidèles de Dick jamais conçues. Évidemment, on peut pointer les différences entre les deux, dans des détails ou des points importants.



Dick était avant tout un conteur, porté par des idées plutôt que par des faits.

Comme la transformation du livre clef des résistants en film. Une bonne idée de la part des scénaristes : *Le Poids de la sauterelle* étant un livre dans le livre, il était quelque part logique que dans le cadre d'une adaptation live, il s'agisse d'un film dans le film.
On se pose en revanche toujours des questions sur le choix de changer le nom des protagonistes. Joe Cinnadella devient Joe Blake – parce que le nom original est trop difficile à prononcer à la télé ? – et Juliana Frink se transforme en Juliana Crain. Dans le même ordre d'idée, pourquoi avoir fait de Crain une experte d'aïkido alors qu'elle est prof de judo dans le roman de Dick ? Mais tout cela relève plutôt du détail et ne change fondamentalement rien à l'univers du roman et à sa substantifique moelle.

Détails gênants

Des changements plus essentiels auraient pourtant été nécessaires dans cette adaptation. Le premier est l'utilisation du *I Ching*, livre divinatoire chinois, par un dirigeant japonais. La base d'une bonne uchronie est de mettre en perspective la vraie histoire avec la fausse et d'utiliser des personnages et des environnements qui sonnent authentiques. Dick était avant tout un conteur, porté par des idées plutôt que par des faits, et ses recherches en amont de l'écriture du *Maître du Haut Château* n'ont pas été très poussées. Si le *I Ching* a effectivement



connu une période d'étude importante au Japon du XVIIe au XIXe siècle, c'est un « outil divinatoire » qui n'a aucune place au sein du gouvernement militaire impérialiste nippon qui s'établit durant la première moitié du XXe siècle. Un gouvernement – et, plus largement, une société – qui rejette toute influence extérieure et considère les Chinois comme des sous-hommes. En gros, c'est comme si Dick avait décrit un dirigeant nazi qui s'inspire de la kabbale dans la vie de tous les jours ! Ça fait tout de même un peu tache… Autre détail gênant du premier épisode, cette peinture de San Francisco qui mélange complaisamment Chinois et Japonais, dans cette imagerie typiquement américaine qui fait des Asiatiques une sorte de tout unique. Alors que dans le cadre particulier du récit, un tel mélange n'est pas







non plus imaginable. Il n'en reste pas moins que la série télé part d'un bon pied, tout aussi bien au niveau de la recréation visuelle d'une Amérique gouvernée par les nazis que dans l'intrigue qui nous met plutôt l'eau à la bouche. Même si l'on doit admettre que l'on a eu assez peur durant les premières minutes qui laissaient craindre que la série serait chargée en action et en espionnage ! Heureusement, ce n'est pas le cas, et même si le suspense est présent, rien ne laisse penser pour le moment que les épisodes à venir prennent une autre direction.
En bref, on attend avec impatience la suite et on espère que, victime de son succès (qu'on lui souhaite bien évidemment), *The Man in the High Castle* ne se transformera pas en série-fleuve, enchaînant les saisons sans que cela ne soit plus pertinent dès la fin de la deuxième.

Le top des adaptations

C'est en France qu'a été produite la plus fidèle des adaptations d'un roman de Philip K. Dick : *Confessions d'un barjo*, réalisé par le trop rare Jérôme Boivin – déjà responsable d'une autre sublime adaptation, *Baxter*. Hélas, comme il ne s'agit pas de science-fiction, beaucoup de fans de l'écrivain américain sont passés à côté et le film n'a jamais été édité en DVD. C'est vraiment dommage. *A Scanner Darkly* reste la seconde meilleure adaptation et celle qui retranscrit le mieux l'ambiance paranoïaque et de folie larvée propre au roman et à nombre d'autres créations de Dick. Pour une fois, une véritable réflexion a été mise en place pour la mise en scène et l'idée de passer par une rotoscopie bidouillée est tout simplement géniale. *Total Recall* est plutôt pas mal dans son genre, mais le matériel de base étant une nouvelle, on peut difficilement dire qu'il s'agit d'une adaptation fidèle, même si le cœur du récit y est respecté. Mais on ne peut s'empêcher de se dire que David Cronenberg, qui était initialement lié au projet, aurait servi une production plus profonde que ça. L'amateur cherchant à voir les films les plus dickiens jamais tournés devra en revanche se tourner loin des États-Unis. En Corée du Sud a été produit *2009: Lost Memories* (2002) de Lee Si-myung, que l'on pourrait qualifier d'adaptation coréenne du *Maître du Haut Château*. Le scénario pousse néanmoins plus loin la question de la réalité truquée et incorpore une bonne dose de politique. En Espagne, deux films lourdement influencés par Dick ont aussi été tournés. C'est à Alejandro Amenábar que l'on doit le premier, le brillant *Ouvre les yeux*, qui emprunte entre autres à *Ubik*. Quant à *Souvenirs Mortels* (2000) de Álvaro Fernández Armero, il se présente ni plus ni moins comme une adaptation non officielle de *Ubik*. Et ça fonctionne plutôt bien !

George A. Romero

ZOMBIES FOREVER

Le cinéma le fuit ? George Romero riposte en se lançant dans les comics et les séries télé. Avec des zombies, bien sûr. TEXTE JULIEN SÉVÉON

Il y a des paradoxes qui sont difficiles à comprendre. Alors que les zombies sont aujourd'hui des créatures vénérées par une bonne moitié de l'humanité, l'homme qui a permis à ces monstres de devenir les vedettes qu'elles sont ne trouve pas de boulot. En 1968, George Romero transforme (involontairement, mais c'est une autre histoire) radicalement et définitivement l'image des zombies avec *La Nuit des morts-vivants*. Le cinéma d'horreur ne sera plus jamais le même ; les centaines de films mettant en scène des zombies doivent tout à Romero. Romero, dont nombre de fans de *The Walking Dead* ne connaissent même pas le nom, soit dit en passant. Romero qui ne s'est pas contenté de signer « juste » un film mythique du genre mais qui a accouché d'une suite grandiose, *Zombie*, et d'un troisième épisode, *Le Jour des morts-vivants*, désormais lui aussi considéré comme un classique. Romero qui, malgré l'importance qu'il a eue pour la pop culture, a bien du mal à trouver des compagnies pour financer ses films. Pendant que Zack Snyder se voyait confier des millions pour pondre un remake de *Zombie*.



George Romero, malgré l'importance qu'il a eue pour la pop culture, a bien du mal à trouver des compagnies pour financer ses films.

L'antistudio

Pourtant, Romero n'est pas un réalisateur que l'on peut qualifier de difficile ou problématique. Bien au contraire, même, c'est un homme jovial, qui travaille dans une ambiance décontractée sur le plateau et qui n'est pas un adepte des rapports hiérarchiques propres aux tournages hollywoodiens. Ce qui ne plaît pas vraiment aux majors en général, qui se méfient du bonhomme depuis des années. Fatigué de devoir lutter pour réussir à débloquer des budgets pour des projets qui, d'une part, ne demandent pas beaucoup d'argent, et qui, d'autre part, sont quasiment sûrs d'en rapporter par la seule présence de son nom, Romero s'est tourné vers la bande dessinée au début des années 2000. Ou plus exactement, la bande dessinée s'est tournée vers lui lorsque DC lui a proposé de scénariser une série tournant autour des zombies. Le résultat, c'est *Toe Tags*, une série en six numéros dans laquelle Romero



réinvente (une nouvelle fois) les zombies qui lui ont valu sa renommée. La série n'est peut-être pas plébiscitée ni reconnue comme l'événement dont il s'agit, mais elle lance pourtant une folie zombies au sein des comics. Alors que *Toe Tags* prend fin, Marvel se lance dans une nouvelle série qui va faire grand bruit : *Marvel Zombies*. Ou comment surfer sur la double popularité des zombies et des superhéros en transformant tous les surhommes Marvel en morts-vivants ! D'ailleurs, ce sera par la suite au tour de Marvel de contacter Romero pour signer une série tournant de nouveau autour des zombies, *Empire of the Dead*. Une série qui est loin d'être anecdotique pour le cinéphage amateur de BD : en effet, le récit se présente comme le nouveau chapitre de la série initiée par *La Nuit des morts-vivants*, que l'on croyait s'être conclue par *Land of the Dead* ! Et l'on retrouve au cœur de celle-ci une héroïne qui se trouve être la sœur de… chut, n'en disons pas trop : même si l'information tombe dès le premier volume, elle est trop jouissive pour l'amateur pour ne pas lui laisser la possibilité de la découvrir par lui-même.

Le spectacle zombie

Empire of the Dead est aussi bien plus qu'une suite, c'est un nouveau développement





qui permet à Romero de livrer de nouvelles idées et perspectives sur les zombies et le monde dans lequel ils évoluent. Se déroulant dans un New York relativement épargné par l'invasion de morts-vivants, l'histoire suit Penny, une scientifique qui découvre que les zombies sont en train d'évoluer. En particulier une ancienne policière, mordue et devenue zombie, qui semble garder des bribes de réflexion et qui a pris sous son aile une gamine des rues. Pendant ce temps, le maire de la ville, Chandrake, met en place un nouveau type de jeux du cirque où des zombies s'affrontent pour le plus grand plaisir de la populace en liesse. Chandrake a bien réussi à asseoir son pouvoir, mais il a des plans cachés : c'est un vampire qui trouve certains bénéfices dans l'invasion des zombies. Tout en voyant d'un mauvais œil l'augmentation soudaine de la présence des vampires dans la ville... Voir le Grand Maître (avec des majuscules, s'il vous plaît) des zombies créer un film où ses protégés rencontrent ces autres morts-vivants que sont les vampires, voilà bien un pitch qui a de quoi exciter le plus béotien des amateurs de fantastique. Et ce qui devrait l'exciter encore plus, c'est que cette série qui vient de se conclure en août dernier devrait prochainement être portée sur le petit écran ! Une telle nouvelle aurait semblé pour le moins étrange il y a encore une décennie, mais depuis que la télé est devenue le vecteur numéro 1 de la dissémination du phénomène zombie, cela ne surprend plus personne. D'autant plus que c'est AMC, fier diffuseur de *The Walking Dead* (et de son prequel *Fear the Walking Dead*) qui devrait présenter *Empire of the Dead*. Certes, on peut regretter que le récit ne se dirige pas vers le grand écran. Mais à l'heure actuelle, la télé laisse plus d'amplitude au niveau de la violence et du gore. Ce qui, vous l'admettrez, est loin d'être anecdotique lorsque l'on en vient aux zombies. Surtout que Romero a connu certaines déconvenues à ce niveau (notamment sur



le tournage de *Land of the Dead*). Une production télé pourrait donc lui laisser les mains libres pour s'en donner à cœur joie au niveau du sang, mais aussi (et surtout) pour développer une histoire ample et complexe. Ne l'oublions pas : les zombies ont toujours été pour Romero une façon d'aborder des sujets plus vastes et de livrer des récits profondément humains et sociaux. Un dernier point qui manque d'ailleurs fortement à *The Walking Dead*, comme l'a lui-même fait remarquer à plusieurs reprises Romero, pour qui cette série s'apparente juste à un soap opera avec des zombies. Difficile de lui donner tort sur ce point, que l'on soit fan ou non de l'univers créé par Robert Kirkman…







Romero pourrait prendre des libertés par rapport à son récit original.

Un nouveau départ ?

Quel sera le rôle exact de Romero sur cette adaptation ? Il est improbable qu'il se retrouve à la réalisation de multiples épisodes, mais on s'attend bien évidemment à ce qu'il signe au moins le pilote et la conclusion de la première saison, morceaux clés des séries américaines. Et que, bien naturellement, il s'occupe des scénarios de cette même première saison – au minimum. Vraisemblablement, il tiendra surtout un poste de producteur aux côtés de son associé Peter Grunwald, qui le soutient depuis *Incidents de parcours*. Romero, qui n'aime pas refaire deux fois la même chose (il suffit de voir ses différents films de zombies pour le comprendre : ils sont aussi dissemblables les uns que les autres qu'une carotte noyée au milieu de petits pois) pourrait prendre des libertés par rapport à son récit original, possiblement motivé aussi par des questions budgétaires. Bien que l'on ne sente aucune limitation ni contrainte dans les 15 volumes qui forment *Empire of the Dead*, on imagine très bien que, si la série télé est un succès, de nombreux nouveaux points et pistes pourront être explorés. Et certains personnages approfondis, comme la policière-zombie Xavier ; on imagine bien un épisode tourné entièrement sur son passé, comme on avait pu en voir dans la version télé de *The Walking Dead*. Il ne reste plus qu'à espérer que la série verra bien le jour et ne finira pas, comme tant d'autres projets de Romero, au placard. L'histoire d'*Empire of the Dead* tranche suffisamment profondément dans la masse des productions de zombies pour mériter d'être produite. Bien plus, par exemple, que *Fear the Walking Dead*, qui n'apporte pas grand-chose de neuf au schmilblick. En attendant de découvrir cette série télé, ruez-vous donc sur le comics, dont les deux premiers *acts* (soit les 10 premiers numéros) ont déjà été publiés en français chez Panini.



TOKYO TRIBE

Rien ne peut arrêter ce fou furieux de Sion Sono, surtout lorsqu'il met en scène une guerre des gangs comme une battle de hip-hop. *Fight!*



FILM ★★★★☆

Sortie
2 décembre 2015

Réalisation
Sion Sono

Éditeur
Wild Side

***Les Guerriers de la nuit*... mais au Japon.** *Tokyo Tribe* rappelle immanquablement le classique américain de Walter Hill de 1979, tant la caméra de Sion Sono aime traquer les gangsters en plans-séquences. Ici aussi, l'opposition de différents gangs de la capitale nippone est rythmée par les apartés d'une femme derrière ses platines, mais à la voix de velours du film new-yorkais répond ici une DJ octogénaire qui balance ses *beats* depuis « le fin fion de l'enfer ». Vous l'aurez compris, la démesure est le maître mot chez Sion Sono, qui enchaîne les références cinématographiques, mais pour mieux les dépasser : le mobilier humain souffre nettement plus que dans *Orange mécanique*, et la fameuse Cadillac aux candélabres de *New York 1997* devient ici une espèce de Hummer rutilant et bariolé. C'est paradoxalement lorsque le réalisateur fou laisse libre cours à sa propre imagination, sans payer de tribut au cinéma de sa jeunesse, que ses excès tombent le plus à plat : un personnage de géant qui fait valdinguer ses ennemis dans un décor de cartoon, ça n'impressionne plus vraiment aujourd'hui, ni les torrents de gerbes de sang numériques. Mais pas de quoi tout de même entacher le plaisir de revoir certains acteurs particulièrement à l'aise dans ces scènes de chaos, dont Riki Takeuchi, star de la trilogie *Dead or Alive* de Takashi Miike, qui fait le show en roi de la pègre fumeur de doigts tranchés… À la fois pur film de mafia et comédie musicale hip-hop, *Tokyo Tribe* déploie une telle énergie et une telle bonne humeur communicative que même ses maladresses deviennent supportables, voire attachantes. Les cadrages généreux sur des poitrines qui le sont tout autant – quand ce ne sont pas sur des petites culottes – sont moins affligeants que dans d'autres films de l'auteur. À cela une raison, le film épouse le point de vue des voyous qui pensent, littéralement, que celui qui a la plus grosse détient le pouvoir. Cette idée associée au chant final entonné par MC (Shôta Sometani), admettant que tout combat est inéluctable (« *Tokyo tribe never ever dies!* »), rend le film politiquement incorrect mais totalement conscient. Et Sion Sono le fait sans y toucher, palpant non pas le pouls, mais les parties du Japon d'aujourd'hui. _HB



LE HOBBIT : LA BATAILLE DES CINQ ARMÉES (VERSION LONGUE)

La conclusion du *Hobbit*, qui avait frustré les fans à sa sortie, s'offre vingt minutes de bataille supplémentaires dans une version longue plus sauvage et plus proche de l'esprit *God of War* voulu par Peter Jackson.



FILM ★★★☆☆

Sortie
Disponible

Réalisation
Peter Jackson

Éditeur
Warner Bros

Dernier chapitre de la trilogie du *Hobbit* et du voyage de Peter Jackson en Terre du Milieu, *La Bataille des cinq armées* avait contrarié une partie du public lors de sa sortie en salle, avec un grand final qui prouvait définitivement que le roman de J. R. R. Tolkien n'en demandait pas tant et qui étirait ses rares enjeux sur près de 2 h 30 – mais paradoxalement l'épisode le plus court de la saga ! Agrémenté de vingt minutes supplémentaires labellisées Rated R, le film tente de se racheter une deuxième vie en version longue. La mission est en grande partie réussie, car si l'interdiction américaine semble peu justifiée (à l'exception de quelques décapitations bien sanglantes), le spectacle guerrier est, lui, au rendez-vous : plus intense, plus fluide et dans la veine du jeu vidéo *God of War,* comme le voulait à l'origine Peter Jackson. C'est le cas notamment de la première attaque du chef nain Pied d'Acier et surtout de la course-poursuite haletante d'un chariot de guerre sur un lac gelé, aux prises avec des orques et des trolls fous furieux. Une séquence jusque-là visible uniquement dans les bandes-annonces et qui est un morceau de bravoure justifiant à lui seul de revoir le film. Les funérailles des principaux héros tombés au combat offrent également une conclusion plus complète et plus satisfaisante. À défaut d'atteindre toute l'ampleur du *Retour du Roi* ou encore de justifier la trilogie, cette *Bataille des cinq armées* en ressort plus inventive et plus inspirée et confirme que Peter Jackson est le seul maître de la Terre du Milieu et de l'heroic fantasy. _DV

ANT-MAN

FILM ★★★☆☆

Sortie Disponible
Réalisation Peyton Reed
Éditeur Marvel



« *Ant-Man* est le meilleur film Marvel depuis *Iron Man* », clame le réalisateur James Gunn (*Les Gardiens de la galaxie*). Il n'a pas tort car les deux films partagent un même esprit de fraîcheur, un même sentiment de première fois. Mais *Ant-Man* reste une promesse à moitié tenue : il est la preuve qu'un autre Marvel est possible, mais reste malgré tout le brouillon d'un film d'Edgar Wright, viré en pleine production. Son esprit rebelle survit le temps d'un plan ou d'une idée, mais le film reste finalement bien trop sage. D'ailleurs, les trois making of et les huit scènes coupées ne rendent pas compte du bordel en coulisses et misent tout sur la bonne humeur de l'acteur Paul Rudd. _VJ

MISSION IMPOSSIBLE: ROGUE NATION

FILM ★★★★★

Sortie 16 décembre 2015
Réalisation Christopher McQuarrie
Éditeur Paramount Pictures

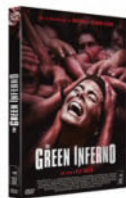


Tom Cruise court toujours, mais il ne court plus tout seul. C'est la surprise et révélation de ce cinquième *Mission : Impossible*. Au-delà de sa perfection scénaristique et plastique, le film réussit à créer l'un des meilleurs personnages féminins de blockbusters : héroïne typiquement hitchcockienne, l'espionne Ilsa Faust n'est ni le faire-valoir, ni le trophée d'Ethan Hunt, elle est son égale. En effet, sans elle, il ne parvient plus à faire ses cascades, manque de se noyer et n'aurait jamais pu attraper le *bad guy*. Le plus beau ? Après une dernière danse – une fusillade sans musique –, elle s'éclipse : « J'ai joué mon rôle. » _VJ



THE GREEN INFERNO

Après avoir torturé des étudiants en Europe de l'Est dans *Hostel*, le touriste de l'horreur Eli Roth envoie des écologistes se faire bouffer en Amazonie... Bon appétit !



FILM ★★★★☆

Sortie
6 janvier 2016
Réalisation
Eli Roth
Éditeur
Wild Side

Près de dix ans se sont écoulés depuis le dernier film d'Eli Roth, son chef-d'œuvre *Hostel 2*. Il était donc temps de s'inquiéter et de se demander si le trublion de l'horreur ne préférait finalement pas jouer les acteurs (*Inglourious Basterds*, *Aftershock : L'Enfer sur Terre*) ou les producteurs (*Le Dernier Exorcisme*, *Clown*). Mais le bougre n'a pas changé, et *The Green Inferno* aurait pu faire un excellent *Hostel 3* – bien meilleur en tout cas que le DTV sorti en 2012. Après avoir torturé des étudiants américains en Europe de l'Est, il emmène maintenant un groupe d'activistes new-yorkais servir de plat de résistance à une tribu cannibale en Amazonie. Au-delà du clin d'œil appuyé et assumé à la référence du genre, *Cannibal Holocaust* de Ruggero Deodato, Roth a le bon réflexe de ne pas verser dans le torture porn de base et de lui préférer la farce gore et ironique. Pour nos écolos à tendance colonialiste, le danger ne vient ainsi pas des affreux capitalistes qu'ils sont venus combattre, mais des gentils indigènes qu'ils veulent aider. Le réalisateur s'amuse beaucoup avec ce choc des cultures, où à l'incompréhension et l'hystérie totale des victimes répondent l'impassibilité et le bonheur simple des cannibales. C'est qu'ils avaient faim ! Le film n'a pas non plus peur d'être drôle, et chaque mise à mort est souvent l'occasion de voir rouge, mais aussi de rire jaune. _VJ

LES SURVIVANTS

FILM ★★☆☆☆

Sortie Déjà disponible
Réalisation Craig Zobel
Éditeur Seven 7



Dans la veine du *zombie movie* champêtre *Maggie*, avec Schwarzy, *Les Survivants* revisite le récit post-apocalyptique pour mieux évoquer l'horreur de façon réaliste : deux hommes et une femme sont rescapés d'un désastre nucléaire et obligés de se réfugier dans une vallée pour tenter de reconstruire un semblant de société. Un drame intimiste qui vaut surtout pour la performance de ses acteurs stars (Chiwetel Ejiofor, Chris Pine, Margot Robbie), touchants de sobriété. Mais la mise en scène, tout en retenue et uniquement composée de saynètes suggestives, n'aide pas le film à gagner en force et intensité. Pour une fois, quelques zombies n'auraient pas été de trop... _DV

LAST KNIGHTS

FILM ★★★☆☆

Sortie 26 janvier 2016
Réalisation Kazuaki Kiriya
Éditeur Universal



Le cas de Kazuaki Kiriya est étrange. Le réalisateur a littéralement explosé sur la scène internationale avec son premier film, *Casshern*, puis a mis cinq ans pour livrer son second, *Goemon, the Freedom Fighter*, et tourne aujourd'hui en dehors du Japon. *Last Knights*, avec son casting international impressionnant, est une transposition médiévale et européenne de la célèbre légende des *47 rônin*. Kiriya se fait moins fantaisiste que sur ces deux précédents films, même s'il ne recherche aucunement à livrer un quelconque rendu historique. Le résultat est bâtard, souvent envoûtant, parfois pesant, mais sûrement trop long – des remarques d'ailleurs déjà émises à l'égard de ses précédentes créations. _JS





OUVERTURE

LE GARÇON ET LA BÊTE
de Mamoru HOSODA (2015)

CLÔTURE

LES DÉLICES DE TOKYO
de Naomi KAWASE (2015)

SECTION WASHOKU !
(CUISINE JAPONAISE)

TAMPOPO
de Juzo ITAMI (1985)

MIDNIGHT DINER
de Joji MATSUOKA (2015)

SÉANCES SPÉCIALES

TOKYO TRIBE
de Sion SONO (2014)

COMBAT SANS CODE D'HONNEUR
de Kinji FUKASAKU (1973)

HOMMAGES

POPPOYA, RAILROAD MAN
de Yasuo FURUHATA (1999)

HORS COMPÉTITION

FILMS

EN COMPÉTITION

FIRES ON THE PLAIN
de Shinya TSUKAMOTO (2014)

KABUKICHO LOVE HOTEL
de Ryuichi HIROKI (2014)

HAMAN
de Tetsuya OKABE (2015)

100 YEN LOVE
de Masaharu TAKE (2014)

TAG
de Sion SONO (2015)

LA LA LA AT ROCK BOTTOM
de Nobuhiro YAMASHITA (2015)

KAKEKOMI
de Masato HARADA (2015)

WE SHALL OVERCOME
de Chie MIKAMI (2015)

10E FESTIVAL DU CINÉMA JAPONAIS CONTEMPORAIN

現代日本映画祭

KINOTAYO

GAUMONT OPÉRA PREMIER 24 NOV. / 4 DÉC. 2015
MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS 2 / 10 DÉC. 2015
VAL-D'OISE ET RÉGIONS DÉC. 2015-FÉV. 2016

KINOTAYO.FR



FINAL HOURS

L'Australie accueille (encore) la fin du monde avec ce pur film d'exploitation et cousin mal dégrossi de *Mad Max*.



FILM ★★★☆☆

Sortie
20 janvier 2016
Réalisation
Zak Hilditch
Éditeur
France Télévisions

Après *Mad Max: Fury Road*, *Final Hours* confirme le renouveau de l'ozploitation, ce cinéma de genre et d'exploitation qui sévissait en Australie dans les années 1970. Mais à la différence du chef-d'œuvre de George Miller, le premier film de Zak Hilditch est un récit pré-apocalyptique. À 12 heures près... Une météorite s'est écrasée sur la Terre et une tempête de feu est en train d'éradiquer toute forme de vie. À bord de sa voiture, James traverse le pays en plein chaos afin de retrouver sa fiancée dans une fête phénoménale – la fête ultime ! En chemin, il sauve à contrecœur une fillette, Rose, sur le point de se faire enlever par des pédophiles. Elle est à la recherche de son père. Malgré l'échéance fatale, James décide de l'aider. Un soleil de plomb, des étendues à perte de vue, une bagnole à grosse cylindrée... pas d'erreur, nous sommes bien dans l'arrière-pays australien, véritable décor d'apocalypse. *Final Hours* n'a donc pas besoin de beaucoup forcer le trait pour nous convaincre que c'est la fin du monde, mais il le fait quand même : images surexposées, couleurs saturées, montage épileptique... À défaut d'avoir une histoire qui tient la route, le réalisateur souhaite que le spectateur ressente physiquement l'atmosphère lourde, la chaleur étouffante, l'humanité crasse. Le film est en conséquence grossier et caricatural, mais il est sauvé par la relation James-Rose et l'interprétation de ses acteurs : le sauvage Nathan Phillips (*Wolf Creek*) et la révélation Angourie Rice. Un remake en série est en développement chez EuropaCorp. _VJ



DRAGON BALL Z : LA RÉSURRECTION DE 'F'

FILM ★★★☆☆

Sortie Disponible
Réalisation Tadayoshi Yamamuro
Éditeur Kazé Animation



Suite directe de *Battle of Gods*, *La Résurrection de 'F'* est de nouveau supervisé par Akira Toriyama, l'auteur du manga original. Mais ce 19e (!) film *Dragon Ball* marque aussi le retour d'un méchant iconique de la saga : Freezer ! Ressuscité par deux de ses anciens sbires grâce aux sept boules de cristal, il revient sur Terre avec une seule idée en tête : se venger de Son Goku. Mais il ne se rend pas compte à quel point ce dernier est devenu puissant. C'est l'originalité de ce match retour, Goku n'est jamais vraiment mis en difficulté, et Toriyama peut s'amuser du déroulé du combat : Golden Freezer versus Super Saiyajin God ! Du pur fan service. _VJ

LES 4 FANTASTIQUES

FILM ★★☆☆☆

Sortie Disponible
Réalisateur Josh Trank
Éditeur 20th Century Fox



Les 4 Fantastiques est peut-être un accident industriel aux yeux de Hollywood – la suite prévue en 2017 a été annulée –, mais ce n'est pas la catastrophe artistique annoncée par les mauvaises langues. Pendant une heure, le film de Trank est même une bonne surprise, délaissant l'énième *origin story* au profit d'un beau portrait de potes mal dans leur peau. C'est d'ailleurs à prendre au sens littéral : leur peau est incontrôlable, élastique, invisible, en pierre ou en feu. Mais un revirement scénaristique incompréhensible les propulse bientôt héros de blockbuster et sauveurs de l'humanité. À la fin, La Chose, qui ne s'est jamais acceptée en tant que telle, lâche même : « C'est fantastique ! » Un contresens total et, à coup sûr, un gros bordel en coulisses. _VJ



INTO THE BADLANDS (SAISON 1)

★★★☆☆

Alors que l'association post-apo et kung-fu avait de quoi faire peur, *Into the Badlands* se révèle une très bonne surprise qui ne manque pas de style(s).

Après avoir modernisé, et dilué, le mythe de Superman pendant 10 saisons de *Smallville*, les scénaristes et showrunners Miles Millar et Alfred Gough reviennent sans prévenir avec *Into the Badlands*, série dystopique et ambitieuse diffusée sur la chaîne AMC. Puisant son inspiration dans *Journey to the West*, un classique de la culture chinoise à l'origine de nombreuses œuvres, la série prend place dans un monde post-apocalyptique où l'humanité est au service de différents barons du crime, qui emploient régulièrement des assassins appelés « Clippers ». À première vue, le mélange des genres, steampunk et arts martiaux, n'était pas des plus évidents, et le téléspectateur n'était pas à l'abri d'un nouveau *Pacte des loups*. C'était oublier combien AMC sait soigner ses univers de fin du monde et les ancrer dans la réalité, comme avec sa série star, *The Walking Dead*. Si bien que cette dystopie, folle sur le papier, est complètement cohérente à l'écran, l'univers visuel renvoyant un parfait reflet inversé des premières heures de la conquête de l'Amérique. Les scènes de kung-fu s'intègrent parfaitement à l'histoire, empruntant aussi bien au western qu'au film noir. Le format minisérie, avec seulement six épisodes, aide également à s'immerger dans cet univers bigarré, sans risquer de s'essouffler sur une trop longue saison. Sous ses oripeaux de geekerie clinquante et kitsch, ce mash-up des styles réussi est de bon augure pour *The Shannara Chronicles*, future série d'heroic fantasy du duo, adaptée des écrits de Terry Brooks et diffusée tout début 2016 sur MTV. _DV

Diffusion AMC



THE FRANKENSTEIN CHRONICLES

SÉRIE ★★☆☆☆

Diffusion ITV



Londres, 1827. Le cadavre d'un enfant est retrouvé sur les bords de la Tamise, mais à y regarder de plus près, il s'agit en fait d'un assemblage de différents corps. L'enquête mène l'inspecteur John Marlott (Sean Bean, aussi à l'affiche de *Legends*) dans les bas-fonds de la capitale et les hautes sphères de la médecine. La science fait sa révolution, mais à quel prix ? La série se veut plus fidèle et moins rigolarde vis-à-vis du classique de la littérature que le film *Docteur Frankenstein*, avec un twist méta à la *Penny Dreadful*. Malheureusement, malgré une reconstitution impeccable, une ambiance poisseuse et un Sean Bean habité, *The Frankenstein Chronicles* reste une pure série procédurale. _VJ

BUCK ROGERS AU 25E SIÈCLE

SÉRIE ★★★★☆

Sortie Déjà disponible
Éditeur Elephant Films



Conscients depuis 1977 que la SF peut rapporter gros, NBC et Universal donnent en 1979 le feu vert à une série de prestige (800 000 dollars par épisode) concurrente de *Battlestar Galactica*, mélangeant space opera et humour. Son pilote de 30 minutes sortira même en salle en Europe. Guests imposants, Chicago post-apocalyptique, décors disco-futuristes, *Buck Rogers au 25e siècle* a vieilli mais garde un petit charme désuet incomparable. Côté bonus, Elephant a vu les choses en grand avec une version inédite de l'épisode pilote et un long entretien avec Alain Carrazé. _KB



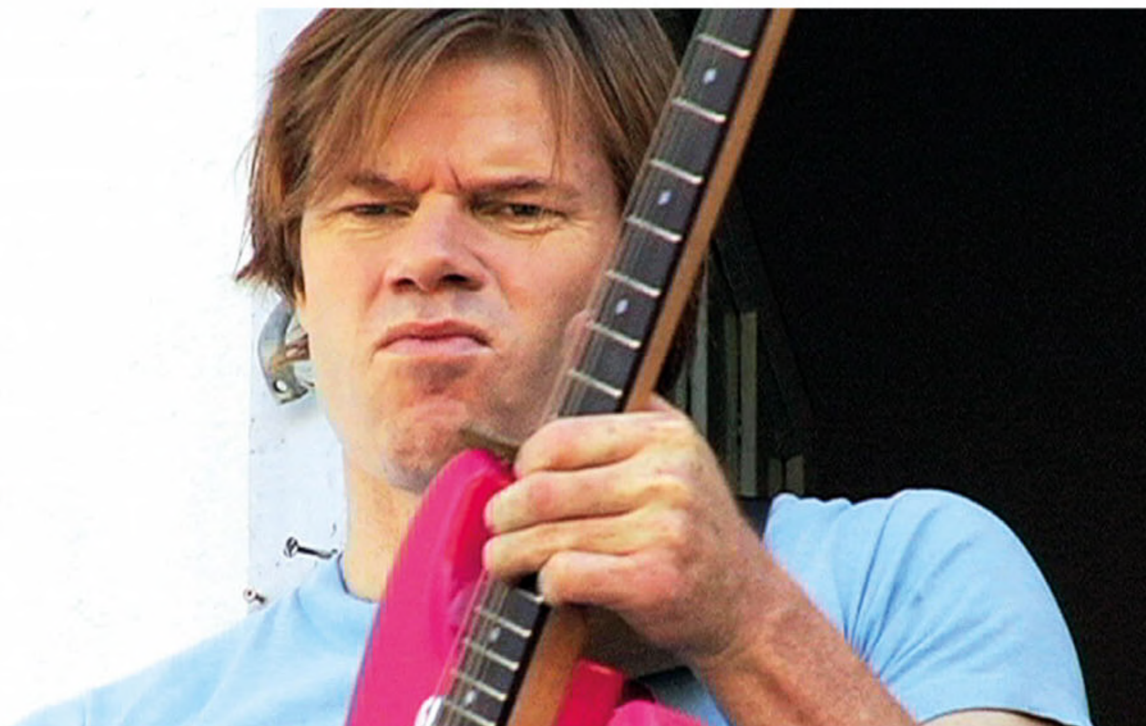
DRAGON BALL Z: THE FALL OF MEN ★★★★☆

Deux Français passionnés + un classique du manga = un *fan movie* digne des plus gros blockbusters ! Tremble, Hollywood, *DBZ: The Fall of Men* débarque !



Le ciel est lourd et gris. Un sombre monologue accompagne des décors urbains désolés. Ici, une arène bien familière. Là, un mot, un symbole… *Cut!* Le vent agite des pâturages desséchés. Un homme attend son départ. Sa mère lui donne une capsule. Le voilà à moto, épée sur le dos. Plus de doute, nous sommes bien dans *Dragon Ball*. Mais un *Dragon Ball* revu à la sauce Christopher Nolan. Teaser dramatique d'un manga dont la *fan base* attend encore une adaptation décente ? Non, *fan movie* d'une demi-heure – et gros teaser narratif néanmoins – à la qualité parfaitement convaincante, qui vient allègrement faire péter la frontière entre ce que les fans sont capables de produire aujourd'hui et ce que l'industrie peut leur offrir. L'autosuffisance connaîtrait-elle enfin son avènement ? *The Fall of Men* semble en tout cas montrer qu'elle n'en est pas loin. Obéissant à toutes les règles et les formats imposés par le marché depuis quelques années, avec sa tragédie crépusculaire écrite en *origin story*, le film de Yohan Faure et Vianney Griffon souffre de quelques défauts techniques, mais il faudrait simplement aux deux réalisateurs une postprod digne de ce nom et une distribution mieux incarnée pour rivaliser avec certains blockbusters. En l'état, *The Fall of Men* atomise déjà le *Dragonball Evolution* de James Wong. Ils n'ont plus qu'à s'attaquer à *Akira* avant Hollywood, et ils auront le respect éternel de la *fan base*. Dans l'attente du projet de Web-série *DragonBall Z Saiyan Saga*, en cours de financement participatif, vous pouvez affirmer que la meilleure adaptation live de *DBZ* est française. Cocorico ? Kamé Hamé Ha ! _VI

Réalisation Yohan Faure et Vianney Griffon
Plate-forme YouTube



I AM A KNIFE WITH LEGS ★★★★★

Une caméra DV, deux potes losers, des effets spéciaux pourris… Il n'en fallait pas plus à Bennett Jones pour sortir l'un des meilleurs films de l'année.



J'ai maté le premier épisode de *Flight of the Conchords* et j'ai arrêté direct, c'était beaucoup trop proche de mon film », annonce d'emblée Bennett Jones à la projection parisienne de son film, tourné en DV avec ce qui semble être son seul pote dans son studio minable de Los Angeles. Le réalisateur n'a pourtant rien à envier au groupe de Jemaine Clement et Bret McKenzie, et encore moins à la série qui leur est dédiée. Dans *I am a Knife with Legs*, le désespoir remplace la pose, et les tubes interprétés par Jones lui-même valent bien mieux que n'importe quelle chansonnette du duo néo-zélandais. Composant un ersatz raté de Sacha Baron Cohen et Will Ferrell made in *California*, Bennett Jones invente une figure de la dépression *west coast*, d'autant plus prégnante qu'elle est renforcée par le grain de la vidéo et les effets cheap qui parcourent frénétiquement son film. La catastrophe pourrait être à la hauteur du plus mauvais film du monde, *The Room* de Tommy Wiseau, si son auteur ne décidait pas de rire du chaos mental qui semble le hanter. Autoproduit à 200 %, *I am a Knife with Legs* concurrence directement le meilleur de la comédie américaine poussive et surréaliste, en y ajoutant une couche de démence alliée à un minimalisme salutaire. Bennett Jones fait preuve d'une audace qui habite ceux qui n'ont plus rien à perdre et donne ainsi naissance à un film sans format, sans rigueur et sans complexes. Mais de très grande qualité. Toujours perché, le réalisateur se fout un peu de tout, au point d'être répertorié n'importe comment sur Google et d'avoir interprété non pas une, mais deux fois Harrison Ford dans des courts-métrages. Avec *I am a Knife with Legs,* Jones n'est pas seulement cette rockstar européenne à l'accent improbable dont personne ne connaîtra les exploits moroses – si ce n'est son sidekick –, il est aussi et surtout l'auteur-réalisateur d'un des meilleurs films de 2015. Techniquement à la ramasse, mais cinématographiquement au top. _VI

Réalisation Bennett Jones
Plate-forme www.iamaknifewithlegs.vhx.tv

